



*Un rêve...
Une lutte...
Un choix.*

Le mariage *ou* mes rêves

SAGE-FEMME
SANTÉ
AVENIR
RÊVES

IDRISSOU Zoukifilou



Modifier avec WPS Office

© 2026 Zoukifilou IDRISSOU

Tous droits réservés



DEDICACE

À toutes les Khadija du Sénégal, du Burkina, du Mali, du Bénin, qui rêvent de devenir sage-femme malgré les mariages forcés. Votre rêve est plus fort que tout. Yalla na laen Yalla sameu (Que Dieu vous protège). _



Table des matières

DEDICACE.....	3
PROLOGUE.....	5
Chapitre 1.....	9
Chapitre 2.....	18
Chapitre 3.....	28
Chapitre 4.....	36
Chapitre 5.....	43
Chapitre 6.....	52
Chapitre 7.....	61
Chapitre 8.....	68
Chapitre 9.....	79
Chapitre 10.....	86
Chapitre 11.....	95
Chapitre 12.....	101
Chapitre 13.....	111
Chapitre 14.....	120
Chapitre 15.....	127
Épilogue.....	134
A PROPOS DE L'AUTEUR.....	143



PROLOGUE

Je m'appelle Khadija Bâ. J'ai 20 ans. Je suis sage-femme.

Si tu lis ce livre, c'est que tu as sûrement entendu parler de moi à Ndioum, à Podor, ou à Dakar. On dit que je suis la petite fille de Thioubalel qui a eu 18 au Bac et qui a été mariée de force à un homme de 45 ans. On dit que je suis la quatrième femme de El Hadj Malick Diop. On dit que je suis veuve à 20 ans avec deux jumeaux.

Tout ça c'est vrai. Mais ce n'est pas toute l'histoire.

Mon histoire commence il y a 10 ans, à Thioubalel. Thioubalel, c'est un petit village au bord du fleuve Sénégal, où il n'y a pas d'hôpital, pas de poste de santé, juste des cases en banco, des manguiers, et des femmes qui accouchent par terre.

J'avais 10 ans. Ma tante Awa était enceinte de 9 mois. Elle criait depuis le matin. Les vieilles femmes du village l'avaient mise dans une case sombre, avec un pagne sale par terre. Elles disaient "Pousse ! Pousse !". Il n'y avait pas de sage-femme, pas de docteur, pas de gants. Juste les mains nues des vieilles.

Je regardais par le trou de la porte. J'ai vu ma tante pousser pendant 6 heures. J'ai vu le sang couler par terre. J'ai vu le bébé sortir bleu, qui ne respirait pas. J'ai vu ma tante s'évanouir.

Ma mère m'a tirée : "Va-t'en Khadija, ce n'est pas pour les petites filles".

Mais je suis restée. J'ai vu les vieilles prendre le bébé bleu, le secouer, le taper. Il ne pleurait pas.

Ce jour-là, ma tante Awa est morte. Et son bébé aussi. On les a enterrés ensemble le lendemain, sous le grand baobab de Thioubalel.

Ce jour-là, à 10 ans, j'ai décidé : "Plus jamais. Plus jamais une femme ne mourra comme ça à Thioubalel. Je serai sage-femme. Je sauverai les femmes de mon village".

Mon père, Abdoulaye Bâ, à cette époque, c'était le plus grand éleveur de Ndioum. Il avait 150 bœufs, 3 champs, une grande maison en banco avec une télé. Il était fier de moi. Il disait à tout le monde : "Ma fille Khadija sera sage-femme à Dakar, pas une femme qui accouche par terre".

J'ai travaillé comme une folle à l'école. Pendant que les autres filles allaient puiser de l'eau, moi je lisais mes cahiers sous la lampe tempête. Pendant que les autres se mariaient à 15 ans, moi je disais "Non, je veux le Bac". Ma mère Maryam, qui ne sait pas lire, me disait : "Apprends ma fille, apprends pour nous toutes".

Et j'ai eu 18 au Bac. 18. La meilleure note de tout le département de Podor. L'Imam de Ndioum est venu chez nous pour féliciter mon père. Les gens disaient "La fille de Abdoulaye Bâ va à l'UCAD".

Je suis partie à Dakar avec une petite valise, 20.000 FCFA que ma mère avait caché dans son soutien-gorge, et mon rêve de sage-femme.

Dakar, c'était un autre monde. L'UCAD, c'était immense, avec des milliers d'étudiants, des amphis qui sentaient la sueur, des professeurs qui parlaient vite. J'habitais à la Cité universitaire, une chambre de 9 mètres carrés avec Hawa, une fille de Dakar qui aimait les mèches, et Sakinatou, une Burkinabée venue étudier sage-femme comme moi, qui est devenue ma sœur.

À l'ENDSS, l'École Nationale de Développement Sanitaire et Social, j'ai appris à faire des accouchements, à mettre des gants, à écouter le cœur d'un bébé avec un stéthoscope. À Fann, le grand hôpital de Dakar, j'ai vu pour la première fois une femme accoucher sur une vraie table, avec un docteur, avec des médicaments. J'ai sauvé Aïda, une jeune fille de 16 ans dont le bébé était bleu comme le bébé de ma tante Awa. Je lui ai fait du bouche-à-bouche, j'ai massé son petit cœur, et il a pleuré. Ce jour-là, Docteur Diouf, mon mentor, m'a dit : "Tu seras une grande sage-femme, Khadija".

J'avais aussi Aziz. Aziz, mon petit copain de l'UCAD. Beau, grand, qui sentait bon, qui me disait "sama xarit" (mon amie). Je lui donnais tout, même mon argent de bourse. 20.500 avec frais de retrait, chaque mois, par Wave. Je croyais qu'il m'aimait.



Je croyais que mon rêve allait se réaliser. Sage-femme avec mention excellente, poste à Fann, appartement à Dakar.

Et puis, un jour de juillet, mon frère Souleymane m'a appelée.

— Khadija, il faut que tu rentres à Ndioum. Papa dit que tu dois te marier. Il a trouvé un mari pour toi.

— Me marier ? Mais je dois soutenir mon diplôme dans 2 mois !

— C'est un homme riche de Ndioum, El Hadj Malick Diop. Il a déjà trois femmes, mais il est riche.

J'ai cru que c'était une blague. Moi, Khadija Bâ, 20 ans, 18 au Bac, sage-femme, me marier à un homme de 45 ans avec trois femmes ? Impossible.

Mais ce n'était pas une blague. Mon père avait vendu ses 150 bœufs, il ne lui en restait que 2. Il avait des dettes partout. Et il avait fait une bêtise que personne ne m'avait dite.

On m'a mise de force dans un taxi-brousse, avec Hawa et Sakinatou qui pleuraient à la gare routière de Pikine. 7 heures de route jusqu'à Ndioum, entassée entre des sacs de mil et des poulets.

Quand je suis arrivée à Thioubalel, j'ai vu ma mère qui pleurait, mon père qui ne me regardait plus, et les trois femmes de Malick qui m'attendaient avec un pilon et un foulard rouge sur les hanches.

C'est là que mon cauchemar a commencé. Mais c'est aussi là que mon vrai rêve a commencé. Parce que je ne savais pas encore que l'homme de 45 ans que je détestais allait devenir l'homme qui allait me sauver, m'aimer, et me donner les deux plus beaux cadeaux de ma vie : un diplôme avec mention excellente et deux jumeaux qui s'appellent Rayane et Rabite.

Ce livre, c'est l'histoire de comment j'ai failli perdre mon rêve à cause d'un mariage forcé, et comment ce mariage forcé m'a finalement donné mon rêve.

C'est l'histoire de Khadija, qui ne voulait pas être la quatrième femme, et qui est devenue la première sage-femme de Ndioum.



Chapitre 1

— Pousse madame ! Pousse ! Ne dors pas ! Pousse !

Le sang. C'est la première chose que j'ai vue. Beaucoup de sang sur le drap blanc. Et la femme qui ne criait plus. Elle fermait les yeux.

Moi j'étais là, au fond de la salle d'accouchement du pavillon maternité de l'hôpital Fann. Stagiaire. Blouse trop grande, gants trop serrés, cœur qui battait à 200 à l'heure. J'avais 20 ans mais sur le moment je me sentais comme si j'avais 10 ans.

La femme s'appelait Aïda. 28 ans. Deuxième enfant. Tout se passait bien depuis 6 heures du matin, le bébé descendait bien, moi je notais tout comme le docteur m'avait appris. Et d'un coup, à 14h23, sa tension a chuté. 9/6. Et le cœur du bébé : 90... 80... 70. Sur le moniteur ça faisait BIIIIIP BIIIIIP BIIIIIP très lent.

J'ai vu la tête du Docteur Diouf changer. Docteur Diouf, c'est le chef de la maternité de Fann. Un homme de 50 ans, petit, calme, qui a fait accoucher la moitié de Dakar. Il ne crie jamais. Mais là il a dit très vite :

— Khadija, hémorragie ! Placenta ! On n'a pas le temps d'aller au bloc, on le sort maintenant. Forceps !

Mes mains tremblaient. Je lui ai passé le forceps. Il m'a dit :

— Ne tremble pas, ma fille. Si tu trembles, elle meurt. Yalla baxna.

Je me suis mise à côté de Aïda, j'ai pris sa main, elle était glacée et pleine de sueur. Je lui ai parlé en wolof, comme ma mère m'avait parlé quand j'étais petite.

— Aïda, ma soeur, écoute-moi. Pousse ! Pousse pour ton enfant ! (Yal na Yalla la dimbali ! Nanga toogal sa xel !)

Elle a ouvert les yeux, elle m'a regardée. Elle ne me connaissait pas mais elle a serré ma main si fort que j'ai cru que mes os allaient casser.

Docteur Diouf a travaillé. En 3 minutes qui m'ont paru comme 3 heures, il a sorti le bébé. Un petit garçon bleu qui ne criait pas. Mon cœur s'est arrêté.

— Aspiration ! a crié le Docteur.

J'ai aspiré. Le petit a fait heuuu... heuuu... puis il a crié. Un cri fort, moche, magnifique. Waaah ! Toute la salle a respiré.

Mais Aïda saignait encore. Beaucoup.

— Khadija, massage utérin ! Fort ! Comme je t'ai montré !

J'ai mis mes deux mains sur son ventre et j'ai massé, massé, fort. J'avais appris ça à l'école, à l'ENDSS, mais jamais en vrai. Aïda criait de douleur mais je ne pouvais pas m'arrêter. Le Docteur lui a fait une piqûre, il a crié pour du sang.

Au bout de 15 minutes, le saignement s'est arrêté. La tension est remontée. 11/7. Le cœur du bébé : 140. Stable.

Docteur Diouf a enlevé ses gants, il était trempé de sueur. Il m'a regardée et il m'a dit :

— Bien joué, petite Bâ.

C'est à ce moment-là que je me suis mise à pleurer. Dans la salle d'accouchement, avec le bébé qui criait et Aïda qui pleurait aussi. Je pleurais comme une gamine.

C'est comme ça que tout a commencé. Ou plutôt, c'est comme ça que tout a failli finir, avant de recommencer.

Salut.

Moi c'est Khadija Bâ.

Vous vous souvenez peut-être de la fille de 17 ans qui a eu 18 de moyenne au Bac S en 2022 à Ndioum ? Si, le petit village près de Podor, là-bas au Nord, au bord du fleuve ? Les journalistes de la RTS étaient même venus, "la petite Peule surdouée du Walo". C'était moi. J'avais mon voile mal mis, j'étais toute timide devant la caméra, mon père à côté de moi qui disait "Alhamdoulilah" toutes les deux secondes.

Après ça, tout est allé très vite. J'ai été admise à l'UCAD, à Dakar. La plus grande université du Sénégal, oui, celle qui est dans la capitale. Faculté de Médecine ? Non, pas médecin. Moi mon rêve depuis que je suis petite, c'était sage-femme. Quand j'avais 8 ans à Ndioum, j'ai vu ma tante accoucher par terre dans la case parce qu'il n'y avait pas de sage-femme. Elle a failli mourir. Je m'étais dit "Plus tard, je serai celle qui sauve les femmes".

Et je l'ai fait. J'ai 20 ans aujourd'hui. 20 ans et 3 ans à Dakar.

Trois ans sans jamais retourner au village. Trois ans. Tu te rends compte ? 3 ans que je n'ai pas vu le fleuve Sénégal, 3 ans que je n'ai pas mangé le vrai laakh de ma mère. Pourquoi ? Parce que je voulais réussir. Je ne voulais pas décevoir mon père.

C'est mon père qui gère tout. Ma location à la Cité des étudiantes à l'UCAD, mon argent pour manger, mon transport. Chaque début de mois, il m'envoie 50.000 FCFA depuis Ndioum. Il vend ses moutons, son mil, tout pour moi. Et moi aussi je me débrouille, je gagne un peu quand je fais des stages professionnels à Fann ou au Centre de Santé de Pikine. 20.000, 30.000 parfois. Ça aide.

Et il y a Aziz.

Aziz... Comment expliquer Aziz ? Aziz c'est mon petit ami depuis un an et demi. On s'est rencontrés à l'UCAD, à la bibliothèque. Il est en Master 1 Droit. Il est beau. Pas beau comme un acteur de Novelas, beau comme un gars de Dakar qui sait parler. Il sait me faire rire. Quand il dit "Khadija sama xarit, yaa ma neex", mon coeur fait boum boum. On s'aime tous les deux, c'est vrai. Je compte même le présenter à mes parents un de ces jours. Inch'Allah.

Bon, je reviens à la réalité. Là, maintenant.

On est toujours à Fann. Après l'accouchement de Aïda, je suis sortie de la salle, j'ai lavé le sang sur mes bras. J'étais vidée. Docteur Diouf est sorti et m'a dit :

— Khadija, viens dans mon bureau.

J'ai eu peur. Je me suis dit "J'ai fait une bêtise". J'ai marché derrière lui, la tête baissée. Il a ouvert la porte de la salle de repos des médecins et...

— SURPRISE !!!!

Toute l'équipe était là. Les infirmières, les autres stagiaires, les aides-soignantes, même la dame qui fait le ménage, Fatou Kiné. Il y avait un gâteau, avec écrit en crème blanche "Bonne fin de stage Khadija Bâ ! On va te manquer !". Et des jus de bissap.

J'ai mis ma main sur ma bouche. J'allais encore pleurer. Décidément.

Docteur Diouf a pris la parole :

— Voilà, aujourd'hui c'est le dernier jour de stage de notre petite Bâ de Ndioum. Trois mois avec

nous. Elle a été courageuse, elle a appris vite, et aujourd'hui elle a sauvé une maman et son bébé avec moi. Fann va la manquer. Et moi le premier.

Tout le monde a applaudi. J'étais gênée, je ne savais pas où me mettre.

Puis il y a eu Ibou.

Ibou c'est un infirmier qui travaille à Fann depuis 2 ans. 26 ans, grand, il se prend pour un beau gosse. Depuis le premier jour de mon stage il tourne autour de moi.

Là, devant tout le monde, il s'est levé. Il avait un petit sachet dans la main. Il s'est mis à genoux. À GENOUX ! Devant tout le monde à Fann !

— Khadija, depuis que tu es arrivée, mon cœur ne dort plus. Dama la beug. Vraiment. Je veux que tu sois ma femme. Donne-moi une chance.

Tout le monde a fait "Ooooooh". La Major Sow riait.

Moi j'avais envie de disparaître sous terre. J'ai respiré et j'ai dit, assez fort pour que tout le monde entende :

— Ibou, merci beaucoup. Vraiment. Mais je ne peux pas. J'ai déjà un petit copain. Il s'appelle Aziz et on s'aime. Je ne veux pas gâcher ça. (Sama xol, am na borom). Mon cœur a déjà un propriétaire. Je suis désolée.

Il s'est relevé, rouge comme un piment. Il a jeté le sachet sur la table et il est sorti. L'ambiance est devenue bizarre.

J'ai fait le tour, j'ai dit au revoir à tout le monde, j'ai serré Docteur Diouf très fort. Il m'a dit à l'oreille :

— Tu as bien fait, petite. Reste fidèle à tes principes. Et dis-moi, tu vas faire quoi après ?

— Docteur, je vais faire un tour au village. Ça fait 3 ans. Mon père me manque, ma mère me manque. Avant ma soutenance de fin d'année, j'ai besoin de voir Ndioum.

— Va, va voir ta famille. Et reviens-nous vite, Fann a besoin de sage-femmes comme toi.

Je suis sortie de Fann à 17 heures. Le soleil tapait encore fort sur Dakar. Les taxis klaxonnaient, les vendeurs de mangues criaient. C'est ça ma vie quotidienne à Dakar depuis 3 ans.

Ma vie à Dakar, c'est : je me lève à 5h30, je prie Fajr, je prends le bus 54 de l'UCAD à Fann. Je fais mon stage jusqu'à 16h. Je rentre, je révise mes cours de sage-femme, je mange du riz avec un peu de poisson si j'ai de l'argent. Le soir parfois je vais chez Aziz.

Justement, ce soir-là, j'étais chez Aziz.

Sa chambre, c'est une petite chambre à Grand Yoff, il partage avec deux autres étudiants. Il y a un matelas par terre, une petite télé avec Netflix craqué, et des habits partout. Mais quand je suis là, je me sens bien.

On regardait une série turque qu'il adore. On était serrés sur le matelas. Il sentait bon, il avait mis du parfum.

Au milieu de l'épisode, il a commencé à me toucher la cuisse. Doucement d'abord, puis plus.

— Khadija...

J'ai tout de suite compris. Je me suis redressée.

— Aziz, non.

— Pourquoi non ? Ça fait 3 mois que tu me dis non.

— On avait dit qu'on ne le ferait pas avant le mariage, Aziz. Tu le sais. Je veux garder ma virginité pour mon mari. Pour celui qui va m'épouser. C'est important pour moi, pour ma religion, pour mon père.

— Ton père, ton père, toujours ton père ! On est à Dakar, Khadija ! On n'est pas à Ndioum ! Tout le monde le fait !

— Peut-être, mais moi je ne suis pas tout le monde. Si tu m'aimes vraiment, tu dois respecter ça.

On s'est disputés un peu. Pas fort, mais c'était lourd. Il a boudé pendant 10 minutes devant la télé. Puis il est revenu, il m'a prise dans ses bras.

— D'accord, d'accord. Si c'est ce que tu veux, je respecte. Pardonne-moi, sama xarit. Je t'aime trop, c'est pour ça.

J'ai souri. C'est ça Aziz. Il s'énerve vite mais il revient vite.

Puis il m'a dit, avec sa petite voix qu'il prend quand il veut quelque chose :

— Mon cœur, tu peux me dépanner ? J'ai un exposé à imprimer et à relier pour demain, et le gars de l'école de foot de mon petit frère me demande de l'argent pour ses chaussures. Tu peux me faire un Wave de 20.000 ? Juste 20.000.

Je l'ai regardé. 20.000, c'est beaucoup pour moi. C'est presque la moitié de ce que mon père m'envoie.

Mais c'est Aziz. Il a une situation difficile, son père ne lui envoie plus rien depuis 6 mois.

— Ok, je vais te faire ça quand je rentre à la maison. Je te fais le dépôt.

— Et avec le frais de retrait aussi hein, sinon ça fait 19.000. Fais 20.500.

— Toi tu es un vrai commerçant de Sandaga. D'accord, 20.500.

Il m'a embrassée sur le front. On a fini la série.

Quand je suis rentrée à la Cité à 22 heures, j'ai fait le Wave. 20.500 FCFA pour Aziz.

Ensuite je me suis couchée sur mon petit lit, et j'ai appelé ma mère.

— Allo Yaay ?

— Khadija ? C'est toi ma fille ? Alhamdoulilah, Alhamdoulilah !

On a parlé pendant longtemps. Je lui ai raconté ma journée, les 10 derniers jours même. L'accouchement de Aïda, la fête à Fann, ma soutenance qui arrive. Elle riait.

Je lui ai dit :

— Yaay, je vais venir au village la semaine prochaine, pour vous voir, pour passer un moment avant ma soutenance. Papa me manque.

Et là, il y a eu un silence. Un petit silence bizarre. Sa voix a changé.

– Ah... tu viens ? C'est... c'est bien ma fille. C'est bien. Ton père sera content. Très content.

– Yaay, tout va bien au village ?

– Oui, oui tout va bien. Tout va bien. Juste... juste viens ma fille. On t'attend. Ton père veut te parler.

Elle a vite raccroché en disant que le réseau coupait.

Je suis restée avec mon téléphone dans la main, dans ma chambre noire de la Cité Universitaire. Dehors, j'entendais les autres étudiantes qui riaient.

Il y avait un doute. Dans sa façon de parler. Comme si elle cachait quelque chose.

Comme si mon retour à Ndioum n'allait pas être juste des vacances.

Chapitre 2

Après l'appel avec ma mère, je suis restée longtemps comme ça, avec le téléphone dans la main. Le truc de l'hésitation m'est resté dans la tête, mais ça a duré 2 secondes. Elle m'a vite rappelée.

— Allô ma fille, le réseau avait coupé. Je disais que tu peux venir, bien sûr que tu peux venir ! Ta maison est là. Viens, on t'attend.

— D'accord Yaay, Inch'Allah je viens vendredi.

J'ai raccroché, un peu plus rassurée. J'ai mis mon réveil pour le lendemain et je me suis endormie.

Le lendemain, c'était mercredi. Mon dernier jour complet à Dakar avant le départ. J'étais dans ma petite chambre de la Cité, en train de plier mes habits dans mon gros sac TATI, quand on a toqué très fort.

— Khadija ! Ouvre ! C'est nous !

C'était mes deux copines. Mes sœurs de Dakar.

Il y a Sakinatou Ouedraogo. Elle vient du Burkina, de Ouagadougou. Elle est en troisième année sage-femme comme moi, mais elle, elle est grande, très claire, elle parle fort et elle ne mâche jamais ses mots. Quand elle dit quelque chose, c'est cash.

Et il y a Hawa Sanko. Elle, c'est une vraie Dakaroise, de Parcelles Assainies. Toujours bien maquillée, toujours avec des mèches qui brillent, elle connaît tous les magasins de Dakar. Sans elle, je serais restée la petite villageoise perdue à l'UCAD.

Elles sont entrées comme si c'était chez elles. Sakinatou avec un sachet de pastels, Hawa avec du bissap.

— Eh la villageoise ! Alors comme ça tu nous abandonnes ? me dit Sakinatou en se jetant sur mon lit.

— Je ne vous abandonne pas, je reviens ! C'est juste pour un moment, pour voir mes parents avant ma soutenance.

— Pour un moment, pour un moment, tu dis ça mais là-bas on va te marier direct, tu vas rester, lança Hawa en rigolant.

On a passé la journée tous les trois ensembles. La dernière journée entre filles. C'était trop bien. On a fait la cuisine dans la petite cuisine commune de la Cité. On a fait du riz gras au poulet. C'est Sakinatou qui a coupé les oignons, elle pleurait et elle criait :

— Wallaï, ces oignons de Dakar piquent plus que ceux du Burkina !

Hawa, elle, elle faisait la cheffe :

— Khadija, tu mets trop d'huile ! Tu veux nous tuer ou quoi ? Ton mari va fuir !

On riait, on chantait, on mettait de la musique de Wizkid à fond. J'étais heureuse. Quand je suis avec elles, j'oublie que je suis loin de Ndioum, j'oublie Fann, j'oublie tout.

L'après-midi, on a fait notre dernier shopping entre filles. On est allées à HLM, au marché. Vous connaissez HLM ? C'est le paradis des habits à Dakar.

On est allées d'abord dans les magazines de vente d'habits. Hawa me tirait partout :

— Regarde ce boubou ! Il va trop bien t'aller pour le village ! Les gens vont dire "Khadija est devenue une vraie Dakaroise" !

J'ai pris deux boubous simples, pas chers. 5000 chacun.

Après on est allées dans les magasins de maquillage. Sakinatou qui ne se maquille jamais a voulu essayer un rouge à lèvres rouge pétant. On a toutes explosé de rire.

— Eh Sakinatou, avec ça tu vas effrayer les patients à Fann !

On a fini par les chaussures. J'ai pris une paire de sandales pour ma petite soeur Tasnim.

Pendant qu'on marchait entre les étals, avec nos sachets à la main, Sakinatou est devenue sérieuse. Elle m'a prise à part.

— Khadija, faut qu'on te parle. Sérieusement.

— De quoi ?

— De Aziz. Ton Aziz là.

Hawa a hoché la tête.

— On voit bien que ton mec t'utilise un peu, non ? C'est ce que je pense, dit Sakinatou.

— Comment ça il m'utilise ? Il m'aime !

— Ma chérie, tu es étudiante comme nous. Tu reçois 50.000 de ton père qui se tue au village. Et

chaque semaine tu lui donnes 20.000, 15.000, 10.000. Pour ses exposés, pour son petit frère, pour son essence. C'est trop ! (C'est trop). Tu ne vois pas ?

Ça m'a piquée. J'ai serré mes sachets plus fort.

— Je l'aime bien c'est tout. Et le reste on s'en passe (on s'en fout). Il a une situation difficile, son père ne l'aide pas. Moi je l'aide parce que je l'aime. C'est normal entre copain et copine, non ?

Hawa s'est mêlée :

— Normal oui, mais pas tout le temps ! Khadija, tu es belle, tu es intelligente, tu as eu 18 au Bac ! Tu peux trouver un mec plus cool que celui de l'instant, avec beaucoup d'argent, un vrai qui va t'entretenir, pas toi qui l'entretiens !

— Non ! Je l'aime mon mec et rien ne changera cela ! Aziz c'est Aziz ! Il va changer, il va trouver du travail après son Master et il va me rendre tout. Vous ne le connaissez pas comme moi !

Elles se sont regardées. Sakinatou a levé les mains en l'air.

— D'accord, d'accord. C'est ton coeur. On a parlé, c'est fini. Mais si un jour il te fait mal, ne viens pas pleurer chez nous avec ton laakh !

On a ri, mais c'était un rire un peu forcé. On est rentrées à la Cité.

Vendredi matin. Le jour du départ.

Il était 6 heures du matin. L'auto gare de Pikine, c'est l'enfer sur terre à 6 heures. Du bruit, des gens qui crient "Ndoum ! Ndoum ! Podor ! Un reste !", des moutons qui bêlent, des vendeurs de café Touba.

Mes deux copines étaient là avec moi. Elles m'avaient accompagnée. Sakinatou portait mon gros sac sur sa tête comme une vraie Burkinabé.

Mon taxi-brousse était déjà plein. Un vieux 7 places Peugeot, mais dedans on était 9. Entassés comme des sardines.

Avant de monter, je les ai prises dans mes bras. J'allais pleurer encore.

– Prenez soin de vous les filles.

– Toi aussi, fais attention au village. Et reviens vite avec du laakh et du poisson séché du fleuve, me dit Hawa.

– Et surtout, dit Sakinatou en chuchotant, ouvre les yeux là-bas. Si ta mère avait une voix bizarre au téléphone, c'est qu'il y a quelque chose.

Je suis montée. Elles m'ont fait un câlin très fort à travers la fenêtre.

– Eh les filles, je vous confie quelque chose, leur ai-je dit à voix basse.

– Quoi ?

– Veillez sur mon gars et ayez un oeil sur lui. Si vous le voyez avec une autre fille à l'UCAD, dites-le-moi. D'accord ?

Elles ont promis. Le chauffeur a klaxonné. Le taxi est parti.

Le trajet... Yalla, le trajet était long et fatigant. 7 heures de route. Dakar - Saint-Louis - Ndioum.



On était entassés. Moi au milieu, entre une grosse dame qui sentait le poisson et un vieux monsieur qui dormait sur mon épaule. Il n'y avait pas de clim, la fenêtre ne s'ouvrait qu'à moitié. L'air était chaud, collant.

Et le pire, à un moment, vers Thiès, quelqu'un a salit l'air à l'intérieur. Un pet silencieux mais mortel. Une odeur d'oeuf pourri a envahi tout le taxi.

— Eh ! Qui a fait ça ? a crié le chauffeur.

Tout le monde se regardait, personne ne voulait avouer. La grosse dame à côté de moi a dit :

— Ce n'est pas moi ! C'est le vieux !

Le vieux dormait toujours. On a tous rigolé malgré l'odeur. C'est ça les taxis-brousse du Sénégal, c'est horrible mais c'est ambiance (c'est l'ambiance) en même temps.

Je suis arrivée au village à 18 heures. 18 heures pile, le soleil commençait à devenir orange sur le fleuve.

L'auto gare de Ndioum, ce n'est pas comme Pikine. C'est juste un grand arbre avec quelques bancs et des taxis-motos Jakarta qui attendent. Quand je suis descendue, avec mes deux gros sacs, tout le monde m'a regardée.

— Eh, c'est la fille de Abdoulaye Bâ qui est revenue ! C'est Khadija ! La bachelière !

On a descendu mes colis. L'ambiance, c'était la poussière, les enfants qui couraient pieds nus, les femmes qui revenaient du marché avec des bassines sur la tête, l'appel du muezzin au loin. Ça sentait la terre, le feu de bois, le fleuve. Ça sentait chez moi.

Un taximoto man s'est approchée. Il avait un Jakarta rouge tout neuf, il portait des lunettes de soleil même s'il faisait presque nuit.

— Eh belle demoiselle, tu es nouvelle au village ? Je ne t'ai jamais vue ici. Tu es très jolie (tu es très belle). Je peux te déposer ?

Je l'ai regardé, il me faisait la cour directe. Les gars du village n'ont pas changé.

— Je ne suis pas nouvelle, je suis d'ici. Amène-moi chez Abdoulaye Bâ, quartier Thioubalel.

— Ah ! La fille qui était à Dakar ! On m'a parlé de toi ! Monte, c'est gratuit pour toi.

Je suis montée derrière lui avec un de mes sacs, l'autre sac était accroché devant. Il roulait vite, la poussière volait partout.

Quand on est entrés dans mon quartier, Thioubalel, les enfants qui jouaient au foot avec une balle en plastique nous ont vus. Ils ont commencé à courir derrière la moto en criant :

— Khadija est revenue ! Khadija est revenue !

Le taximoto s'est arrêté devant notre maison, une grande concession en banco avec un grand manguier devant. Tout avait changé depuis mon départ. Le manguier était plus grand, on avait peint le mur en bleu, il y avait une nouvelle antenne parabolique.

Et puis j'ai vu ma petite sœur.

Tasnim. Elle a 13 ans maintenant. Quand je suis partie elle en avait 10. Elle est devenue grande, avec un voile rose. Elle est venue en courant vers moi.

— Grande sœur ! Grande sœur !

Elle m'a sauté dessus, elle a pris quelques affaires directes. Les autres enfants du quartier m'ont aidée aussi, ils portaient mes sachets comme si c'était de l'or.

Je suis entrée dans la concession. Et là, ma mère Maryam qui faisait la cuisine sur le feu de bois, avec la fumée partout, elle a levé la tête. Elle m'a vue. Elle a lâché la louche et elle a couru vers moi.

— Khadija ! Sama doom ! Mon enfant !

Elle m'a prise par les mains, elle m'a serrée fort contre son boubou qui sentait la fumée et l'oignon. On pleurait toutes les deux. C'était les belles retrouvailles dont j'avais rêvé depuis 3 ans à Dakar.

— Yaay, tu m'as manqué !

— Toi aussi tu m'as manqué, ma fille ! Regarde comme tu es devenue belle ! Dakar t'a bien nourrie !

Je me suis installée, j'ai posé mes sacs. Je ne pouvais pas rester sans rien faire, c'est chez moi. J'ai aidé ma mère à achever la cuisine. On faisait du mbaxal saluum, mon plat préféré. Je coupais les feuilles de bissap, elle remuait. On riait, j'étais joyeuse, j'affichais ma joie partout. J'étais vraiment à la maison.

Au bout d'un moment, je lui ai demandé :

— Yaay, et Papa ? Et Souleymane ? Ils sont où ?

— Ton père Abdoulaye et ton frère aîné Souleymane, ils sont sortis, ils sont allés à la mosquée

et après au marché. Ils vont revenir bientôt.

– J'aime mon frère Souleymane, il me manque aussi ! Il a grandi ?

– Oui, il a beaucoup grandi, il aide beaucoup ton père maintenant au champ.

On a fini la cuisine, on a mis le plat par terre, on a pris une petite natte et on s'est assises pour discuter en attendant l'arrivée du père. Ma mère me racontait les nouvelles du village, qui s'est mariée, qui a eu un enfant. J'écoutais à moitié, je regardais la porte, j'attendais mon père.

Et puis on les a entendus. La voix grave de mon père Abdoulaye et celle de mon frère.

Ils sont entrés dans la concession. Mon père, avec son grand boubou blanc, sa barbe un peu plus blanche que dans mes souvenirs. Mon frère Souleymane, grand, costaud.

Je me suis levée d'un coup, j'ai couru vers mon père, les bras ouverts, avec mon plus beau sourire.

– Papa ! Papa, bonne arrivée ! C'est moi, Khadija ! Je suis venue !

Il m'a regardée. Une seconde. Deux secondes. Puis il m'a évitée. Comme si je n'existais pas. Il a tourné sa tête, il a fait comme s'il ne m'avait pas vue et il est parti directement dans sa chambre, sans un mot.

Je suis restée plantée là, au milieu de la cour, les bras en l'air, devant ma mère, devant ma petite soeur Tasnim, devant tous les enfants du quartier.

Le silence est tombé dans toute la concession.



Chapitre 3

Je suis restée soucieuse un moment. Plantée là, au milieu de la cour, les bras qui retombent tout seuls. Mon père venait de m'éviter. Moi, Khadija, sa fille chérie, celle qui a eu 18 au Bac, celle pour qui il a vendu ses moutons. Il m'a évitée comme si j'étais une étrangère.

Tout le monde me regardait. Les enfants du quartier ne criaient plus. Tasnim avait baissé la tête.

J'allais pleurer, je te jure, les larmes montaient déjà. Et puis j'ai senti deux grosses mains sur mes épaules.

— Eh, ma petite sœur est revenue et elle veut pleurer comme un bébé ?

C'était Souleymane. Mon grand frère.

Si je dois décrire Souleymane, je ne vais jamais finir. Parce que c'est mon grand frère, c'est mon tout (c'est tout pour moi).

Souleymane, c'est un homme responsable. Depuis que papa est fatigué, c'est lui qui gère les champs, les moutons, les problèmes du quartier. C'est lui que les vieux appellent quand il y a une dispute.

Il est respectable. Tout le monde à Ndioum le respecte. Quand il passe, les enfants disent "Souleymane est là", et ils se tiennent droit.

Il est souriant. Toujours. Même quand il est fatigué, il a ce sourire qui te dit "ça va aller". Un sourire qui te réchauffe le cœur.

Il est beau. Pas beau comme les gars de Dakar avec leurs coiffures bizarres. Beau simple. Peau noire, dents blanches, grand, costaud mais pas trop. Un vrai Peulh du Walo.

Il est simple. Il ne se prend pas la tête. Il porte un vieux boubou, des sandales en plastique, il mange avec les mains, il rigole fort.

Il est charismatique. Quand il parle, on l'écoute. Quand il rit, tout le monde rit. C'est mon grand frère. Mon sang. Mon protecteur depuis que je suis née.

Il m'a prise dans ses bras, très fort. Il sentait le champ et le savon de lessive.

— Souleymane ! Tu m'as manqué !

— Toi aussi tu m'as manqué, petite savante de Dakar ! Regarde-toi ! Tu es devenue une femme ! Tu es encore plus belle qu'avant !

J'ai repris mon sourire, direct. Avec lui, c'est impossible de rester triste.

On s'est assis sur la natte, tous les deux. Maman nous regardait et elle souriait enfin.

— Alors, grande dame de Dakar, raconte-moi tout. Fann, l'UCAD, tout ça.

On a parlé pendant une heure. Je lui racontais mes accouchements à Fann, il me racontait les récoltes. Puis je lui ai demandé, en le taquinant :

— Et toi alors ? Quand est-ce que tu te maries ? Tu vas rester comme ça à garder les moutons de papa jusqu'à 40 ans ? Toutes les filles de Ndioum t'attendent, hein !

Il a ri. Un grand rire qui a fait sursauter les poules.

— Ah, Khadija ! Toujours la même !

— Non sérieux, quand ?

— Yalla n'a pas encore décidé (Dieu n'a pas encore décidé). Et je n'ai pas encore croisé l'amour de ma vie, celle qui va me faire renaître une flamme en moi. Je l'attends. Si elle est à Dakar, va me la chercher !

— Je vais te chercher une Dakaroise avec des faux cils comme ça, tu vas voir !

— Wallaï, je te renvoie direct au village !

On a rigolé jusqu'à ce que maman nous appelle pour manger. Papa n'est pas venu manger avec nous ce soir-là. Il est resté dans sa chambre. Maman a dit :

— Laissez votre père, il est fatigué.

J'ai dormi mal cette nuit-là. Sur mon ancien lit, avec le bruit des grillons et le vent du fleuve. Ça faisait bizarre après 3 ans de bruit de taxis à Dakar.

Le lendemain, je voulais faire la grasse matinée. Pour une fois. À Dakar je me lève à 5h30 tous les jours. Je m'étais dit "Aujourd'hui, je dors jusqu'à 9 heures".

À 7 heures du matin, mon téléphone a sonné. Très fort. Iphone, même en mode vibreur, ça réveille tout le village.

C'était Sakinatou et Hawa. En appel vidéo à deux.

Je me suis réveillée en sursaut, les cheveux en bataille, j'avais même de la bave sur la joue.

— Allô ?

— Khadija Bâ ! Voilà la villageoise qui nous a oubliées ! s'est écriée Hawa, avec son filtre qui lui faisait des cœurs sur la tête.

— On attend ton appel depuis hier soir ! Tu étais censée nous appeler à ton arrivée ! Tu ne nous as même pas fait un petit message ! a ajouté Sakinatou, fâchée pour de vrai.

Je me suis assise sur le lit, je me suis frottée les yeux.

— Désolée les filles, wallaï désolée ! Je suis arrivée à 18h, j'étais fatiguée, il y avait les enfants, ma mère, j'ai oublié. Pardonne-moi.

— Pardonnée, mais seulement si tu nous montres le village ! a dit Hawa.

J'ai tourné la caméra, je leur ai montré la cour, le manguier, les poules, ma mère qui passait derrière avec une bassine.

— Eh mais c'est beau chez toi ! On dirait dans les films ! a dit Sakinatou.

— Oui, c'est calme. Trop calme même. À Dakar il y a trop de bruit, ici il n'y a pas assez.

On a parlé 20 minutes. Je leur ai raconté pour mon père qui m'avait évitée. Sakinatou a dit :

— Il est peut-être juste fatigué, ne t'inquiète pas. Laisse-lui le temps.

Après l'appel, je me suis levée. J'ai fait mon rituel matinal. C'est-à-dire me laver la bouche et me

nettoyer le visage avec l'eau froide du seau. Pas de robinet ici, pas de lavabo comme à la Cité. Juste un seau et un gobelet. Mais l'eau du puits est tellement fraîche, ça réveille mieux que le café.

Je suis allée saluer ma mère qui était déjà en train de piler le mil.

— Bonjour Yaay.

— Bonjour ma fille, tu as bien dormi ?

— Oui. Et Papa ?

— Il est sorti tôt.

Je me suis dirigée vers la chambre de mon père. Avant, quand j'étais petite, à cette heure-là, il était toujours dans sa chambre, assis sur sa chaise, à écouter la petite radio qui grésille, Radio Sénégal. Et moi je venais par derrière, je lui fermais les yeux avec mes mains et je disais "C'est qui ?". Et il disait "C'est ma petite Khadija ". Et on riait.

J'ai ouvert la porte doucement pour lui faire la surprise. La chambre était vide. Le lit était fait. La radio était éteinte. Il n'y avait personne.

Je me suis dit, peut-être que ce temps est révolu (peut-être que cette époque est finie). Peut-être que je ne suis plus la petite fille de 10 ans.

Dans la journée, j'ai reçu la visite de mes cousines. Ramata, Oumou et Adama. Mes cousines de même grand-mère. On a grandi ensemble, on a volé des mangues ensemble, on s'est baignées dans le fleuve ensemble.

Elles sont arrivées à 10 heures avec des bassines vides.

— Khadija ! La Dakaroise est là !

On a passé la journée ensemble. On s'est raconté les beaux souvenirs du passé, les meilleurs moments.

— Tu te souviens quand on avait volé les beignets de Tante Aïssata et qu'on s'était cachées dans le champ de mil ? disait Ramata.

— Et quand Khadija était tombée dans le fleuve avec son uniforme d'école ? ajoutait Oumou.

On riait aux larmes. J'avais oublié à quel point j'aimais ça.

Après on a travaillé, parce qu'au village on ne reste pas assises à rien faire. On a fait la lessive de mon père, de ma mère et même de mon frère. Une grosse pile de boubous sales. On a frotté, frotté, avec du savon de Marseille qui pique les mains. Sakinatou et Hawa seraient mortes si elles voyaient ça.

Ensuite, on est allées puiser l'eau à la source pour faire les différentes activités. La source est à 15 minutes de marche. On porte les bassines sur la tête. Au début j'avais perdu l'équilibre, l'eau coulait partout. Mes cousines riaient :

— Eh la Dakaroise, tu as oublié comment on porte l'eau ? Dakar t'a rendue paresseuse !

Mais après 2 voyages, j'ai retrouvé le truc. Et on chantait en marchant, des chansons peulh que j'avais oubliées.

Le soir, vers 16 heures, je suis allée rejoindre ma mère qui vend des beignets, des pâtés et des ignames frites au marché du village. Le petit marché de Ndioum, sous les grands arbres.

— Yaay, je viens t'aider !

— Viens ma fille.

On s'est installées. Moi je servais, elle faisait frire. Les gens passaient :

— Eh Maryam, ta fille est revenue de Dakar ? Elle est devenue belle hein !

— Oui, elle va m'aider à vendre !

Ce jour-là, on a vendu beaucoup. Beaucoup beaucoup. Tout est parti. Les beignets, les pâtés, les ignames. Parce que les gens venaient plus pour me voir que pour acheter. "La fille de Abdoulaye qui est à Dakar est revenue vendre des beignets". Ça faisait parler.

À notre retour à la maison, à 19 heures, il faisait nuit. On a allumé la lampe tempête. Pendant qu'on faisait la cuisine, le riz du soir, je n'en pouvais plus. Il fallait que je sache.

J'ai regardé ma mère. Elle coupait les oignons, elle ne me regardait pas.

— Yaay...

— Oui ma fille ?

— Il faut que tu me dises. Qu'est-ce qui arrive à Papa ? Depuis que je suis arrivée hier, il est bizarre. Il m'évite, il ne mange pas avec nous, il ne me parle pas. Il était bizarre au téléphone aussi quand tu m'as dit qu'il voulait me parler. Qu'est-ce qui se passe ?

Elle a continué à couper les oignons.

— Yaay, dis-moi ! C'est mon père ! Je le connais, ce n'est pas lui !

— Khadija, laisse ton père tranquille. Il est fatigué, c'est tout.

— Non ! Ne me dis pas ça ! Je ne suis plus une petite fille ! Je suis sage-femme ! Je sais quand quelqu'un cache quelque chose ! Dis-moi !

J'ai insisté, insisté. J'ai pris sa main qui tenait le couteau. Elle a soupiré. Elle a regardé vers la chambre de mon père pour voir s'il n'était pas là. Puis elle a baissé la voix.

Elle était résolue à ne pas me répondre mais à cause de mon insistance, elle a cédé.

Elle m'a dit, avec les larmes qui commençaient à monter :

— Khadija... ton père... ton père a tout perdu.

Chapitre 4

— Ton père a tout perdu.

La phrase est restée dans l'air, au-dessus du feu de bois, avec la fumée. J'ai cru que j'avais mal entendu.

— Comment ça il a tout perdu ? Qu'est-ce que tu racontes Yaay ?

Ma mère Maryam a essuyé ses mains sur son boubou. Elle regardait le riz qui cuisait, elle ne voulait pas me regarder dans les yeux.

— Ma fille, ne pose pas trop de questions.

— Non ! Dis-moi ! Comment c'est possible ? Papa avait sa boutique au marché, il avait ses champs, il avait son troupeau ! Il m'envoyait 50.000 chaque mois ! Comment il a tout perdu ?

Elle a soupiré très fort, comme si elle portait un sac de mil sur le dos depuis 3 ans.

— Tout a commencé à s'effondrer peu de temps après ton départ en ville, ma fille. Peu après que tu sois partie à Dakar.

– Après mon départ ?

– Oui. Au début ce n'était rien. La boutique vendait un peu moins. Ton père disait "C'est la saison, ça va revenir". Puis après, les pertes de sa boutique devenaient considérables. Les gens n'achetaient plus, ils allaient acheter à Podor, à Saint-Louis. Les dettes s'accumulaient.

J'écoutais, assise par terre sur la natte, la louche dans la main. Je ne cuisinais plus.

– Et alors ? Il a fait quoi ?

– Il a supporté. Ton père est un homme fier, tu le connais. Il n'a rien dit à personne. Il s'est lancé dans l'agriculture car le secteur donnait un peu plus. Il a mis tout ce qui lui restait dans la terre. Du mil, du maïs. Et au début ça a marché, Alhamdoulilah. Ça a duré un peu.

– Jusqu'à quand ?

– Jusqu'en deuxième année. Ta deuxième année à Dakar. On a eu une bonne récolte. On pensait que ça allait revenir. Puis vers la fin de la deuxième année, tout chute (tout est tombé). Le prix des produits a chuté dans région. On a tout perdu dans les champs aussi.

Je sentais mon cœur qui serrait.

– Et après ? Il lui restait son troupeau ! Il avait beaucoup de bœufs !

– Il lui restait maintenant son troupeau de bœufs. C'était son dernier espoir. Il a commencé à vendre. Un par un. Pour payer tes études à Dakar, pour payer la nourriture à la maison, pour payer les dettes de la boutique.

– Yaay, il a vendu combien ?

Elle m'a regardée enfin, avec des yeux pleins de larmes.

— Ma fille, ton père avait 150 têtes de bœuf. 150. Tu te souviens ? Le plus grand troupeau de Thioubalel.

— Oui je me souviens ! Et maintenant ?

— Maintenant il lui en reste 02. Deux seulement.

J'ai lâché la louche. Elle est tombée dans le sable.

— Quoi ? Toutes les 150 têtes de bœuf ? Il a tout vendu ?

— Oui, ma fille. Il a tout vendu. Car les charges devenaient considérables (les dépenses devenaient trop grandes). Ton école à Dakar, la maison, Souleymane qui ne travaille pas encore, Tasnim à l'école. Il a tout vendu pour que tu puisses devenir sage-femme. Pour que tu ne manques de rien à Dakar.

Je pleurais. Sans bruit. Les larmes coulaient toutes seules.

— Et c'est ses deux bœufs qu'il part prendre en charge quand il disparaît de la maison le matin, a-t-elle continué. C'est tout ce qui lui reste. Il va au fleuve avec eux, il les garde toute la journée sous le soleil. L'ancien grand Abdoulaye Bâ, avec deux bœufs seulement. Il a honte, ma fille. Il a honte de te regarder.

Je comprenais mieux. Je comprenais pourquoi il partait tôt, pourquoi il ne mangeait pas avec nous, pourquoi il avait vendu ses moutons, ses champs. Tout pour moi. Pendant que moi à Dakar je faisais des Wave de 20.500 à Aziz pour ses chaussures de foot et ses besoins personnels.

Mais je ne comprenais pas la raison pour laquelle il fuyait mon regard. Pourquoi il m'en voulait à moi ?

Le cinquième jour de mon arrivée au village, j'ai décidé de le guetter. J'en avais marre de cette honte.

Je me suis levée à l'aube, à 5 heures du matin, avant Fajr. Il faisait encore noir, il faisait froid au village à cette heure-là. Je me suis assise près de la fenêtre de ma chambre, emmitouflée dans mon voile, et j'ai attendu.

À 5h30, la porte de sa chambre s'est ouverte. Il est sorti avec sa canne, son petit chapeau, et il allait partir vers la mosquée puis l'enclos des deux bœufs.

Je me suis levée, je suis sortie de la chambre et j'ai couru en sa direction. Je l'ai interpellé par derrière.

— Papa !

Il s'est arrêté. Il n'a pas bougé.

— Papa, c'est moi, Khadija !

Lentement, il a tourné. Pour la première fois depuis mon arrivée il y a 5 jours, il m'a regardée. Vraiment regardée. Dans les yeux.

On est restés comme ça pendant trois minutes. Trois minutes qui ont duré une vie. J'ai vu ses yeux. Fatigués, rouges, pleins de honte et de colère. Mais au fond, j'ai vu mon père. Mon père qui m'aimait.

— Papa, je te demande de me pardonner, ai-je dit, la voix qui tremblait. Pardonne-moi si j'ai fait

quelque chose. Je ne savais pas. Yaay m'a tout dit. Pardonne-moi.

Il n'a rien dit. Pas un mot. Il m'a regardée encore 5 secondes, puis il a tourné la tête et il s'en est allé. Sans dire un mot.

Je suis restée là, debout, avec le froid du matin.

Le soir, c'était le marché du village. Le grand marché du jeudi. Comme d'habitude, je suis allée avec ma mère vendre nos beignets, pâtés et ignames frites. On avait tout préparé l'après-midi.

Ce soir-là, on a encore vendu tout et encore beaucoup plus. Les gens faisaient la queue. Une dame m'a même dit :

— Khadija, depuis que tu es là, les beignets de ta mère sont plus sucrés !

Je suis rentré à la maison vers 18 heures et 45 minutes, avec notre bassine vide et notre argent. J'avais laissé ma mère ranger les dernier affaire qui restait. Il faisait nuit noire, on éclairait avec la lampe torche du téléphone. On marchait vite parce que les chiens errent la nuit à Ndioum.

Et c'est là que je l'ai cogné. Un homme. La peur me claqua la poitrine d'un coup sec.

Il avait environ 45 ans, grand, barbe bien taillée, boubou blanc très propre, et un chapelet de musulman (Tasbih) à la main qui faisait clac clac clac.

Je l'ai cogné avec ma bassine, sans faire exprès.

Au lieu de s'excuser, c'est lui qui m'a réprimandée. Très fort. Ces hommes avec leur autorité.

— Eh jeune fille ! Fais attention ! Tu ne regardes pas devant toi ?

— Pardon Tonton, je ne vous ai pas vu, il fait noir.

Il m'a regardée de haut en bas. Mes jambes, parce que je portais un pantalon Jean avec un haut un peu court que Hawa m'avait offert à Dakar. Et ma tête, parce que je n'avais pas mis de hijab, juste un petit foulard à moitié mis.

— Voilà comment tu t'habilles ? Tes jambes ne doivent pas être découvertes ! Et tu dois te couvrir la tête d'un hijab ! Tel doit être vêtue une femme musulmane ! Honte à toi !

J'avais honte. Ma mère a baissé la tête.

— Pardon Tonton, ai-je dit.

Il est parti en secouant son chapelet, en marmonnant des prières. Il sentait fort le musc.

Je suis rentrée à la maison sans parler.

Le sixième jour après mon arrivée. C'était un samedi.

Dans la soirée, pendant que je faisais la cuisine avec ma mère dans la cour, on a entendu un bruit venant du dehors. De loin d'abord.

Boum boum boum. Des tambours. Et des gens qui chantaient, qui dansaient de joie. Une musique joyeuse, une musique de fête.

— Yaay, c'est quoi ce bruit ? C'est un mariage ?

Ma mère n'a pas répondu. Elle a levé la tête. Et j'ai vu que subitement, elle était en larmes. Les larmes coulaient sur ses joues, elle tremblait.

— Yaay ? Yaay qu'est-ce qu'il y a ? Pourquoi tu pleures ?

— Ma fille...

Le bruit approchait. De plus en plus fort. Boum boum boum ! Et des femmes qui chantaient en wolof.

Et ils sont entrés dans notre concession. 5 femmes, 7 hommes et des enfants avec des tambours. Ils dansaient, ils tapaient, ils riaient. Et ils chantaient une chanson, et dans la chanson ils mettaient mon nom.

— Khadija Bâ mooy jabar ! Khadija Bâ mooy jabar ! La mariée c'est Khadija Bâ !

Je ne comprenais pas. Je cherchais à savoir ce qui se passe.

— Qu'est-ce qui se passe ? De quelle Khadija parle la musique au tambour que chantent ces gens ? Yaay, c'est quoi ça ?

Ma mère pleurait encore plus fort, elle s'était assise par terre.

Et c'est à ce moment-là que mon père est sorti de nulle part. De sa chambre.

Il a regardé les tambours, il a regardé ma mère qui pleurait, il m'a regardée moi qui ne comprenais rien.

Et il a dit, d'une voix forte, pour que tout le quartier entende :

— C'est pour le mariage de Khadija.

Chapitre 5

Je suis restée choquée. Encore. Mais cette fois c'était différent. C'était un choc dans tout mon corps.

Pour la première fois depuis mon arrivée à Ndioum il y a 6 jours, c'était la première fois que mon père m'adressait la parole. 6 jours qu'il m'évitait, qu'il fuyait mon regard, qu'il partait à l'aube pour venir tarder la nuit. Et la première phrase qu'il me dit, c'est pour annoncer mon mariage.

Mon mariage.

J'ai regardé les tambours, les femmes qui dansaient, mon père il semblait être soulagé, et ma mère par terre qui pleurait les larmes aux cœurs.

— Mon mariage ? De quoi tu parles Papa ? Quel mariage ?

Il ne m'a pas répondu. Il a fait un geste aux joueurs de tambour.

Et ils ont continué de plus belle.

— Khadija Bâ mooy jabar bu baax ! (Khadija Bâ va se marier avec un grand homme !)

Les larmes me sont montées aux yeux directs. Mais pas des larmes de joie. Des larmes de trahison.

Je me suis tournée vers ma mère. Ma propre mère.

— Yaay ! Tu savais ? Tu savais tout depuis le début et tu n'as rien dit ? C'est pour ça que tu avais une voix bizarre au téléphone ? C'est pour ça que tu pleurais ?

Elle ne disait aucun mot. Aucun. Elle avait la tête baissée, elle pleurait en silence.

— Réponds-moi ! Tu savais qu'on voulait me marier ?

Les Hommes du tambour continuaient de chanter, elles tapaient encore plus fort, comme si ils ne voyaient pas que je souffrais. J'ai affiché mon mécontentement, j'ai crié :

— Arrêtez ! Arrêtez de chanter ! Je ne veux pas me marier ! Arrêtez !

Mais les Hommes au tambour, leur musique ne s'arrêtait pas. Au contraire, plus je criais, plus ils chantaient fort. Pour eux c'était la joie qui m'animait, pour moi c'était la fin du monde, la fin de ma carrière.

J'ai regardé mon père une dernière fois. Il était fier et soulager à la fois. Fier de me vendre.

Je me suis enfuie vers ma chambre. J'ai couru, j'ai claqué la porte en banco derrière moi. Je me suis jetée sur mon lit, mon ancien lit d'enfant.



Et là j'ai versé toutes les larmes de mon corps pour me soulager de ce fardeau. Toutes les larmes que j'avais gardées depuis 3 ans à Dakar, les souffrances que j'ai subies durant tout mon parcours à l'université.

J'ai passé toute ma soirée à pleurnicher. Toute la soirée. Je n'ai pas mangé. Je n'ai pas prié. J'ai juste pleuré. Dehors on entendait encore les tambours au loin, qui partaient annoncer la nouvelle dans tout Thioubalel : "La fille de Abdoulaye Bâ va se marier !"

Le lendemain matin, 7ème jour de mon arrivée. Je ne voulais voir personne.

On a tapé à ma porte.

— Khadija, ma fille, ouvre-moi. C'est ta mère.

J'avais tout bloqué. J'avais mis ma grosse valise derrière la porte, plus du sac contenant mes chaussures. Je voulais rester seule.

— Je refuse d'ouvrir ! Laissez-moi seule ! Vous m'avez trahie !

— Ma fille, écoute-moi au moins... Laisse-moi t'expliquer tout, ce n'est pas ce que tu crois.

— Non !

Elle a tapé pendant 10 minutes puis elle est partie.

Des heures après, vers 10 heures, j'ai entendu une autre voix. Plus petite. Plus douce.

– Grande sœur... Grande sœur c'est moi, Tasnim. Ouvre-moi s'il te plaît.

Ma petite sœur de 13 ans.

Je ne pouvais pas lui dire non à elle. Elle n'y est pour rien.

Je me suis levée, j'ai enlevé la valise, j'ai ouvert.

Tasnim est entrée, elle avait les yeux rouges aussi, elle avait pleuré.

– Grande sœur, tu vas bien ?

– Non, je ne vais pas bien. Ils veulent me marier de force, Tasnim.

Elle s'est assise à côté de moi sur le lit.

– Je sais, grande sœur. J'ai tout entendu.

– Et toi, tu étais au courant de tout ça ?

Elle a répondu par un hochement de tête. Lentement. Oui.

– Yaay nous a dit de ne rien te dire avant que tu arrives. Papa a dit que c'était une surprise.

– Une surprise ? Vous appelez ça une surprise ? Vous prenez des décisions sur ma vie sans m'en avoir informé.

—Les parents ont leurs raisons crois-moi.

Elle m'a prise par la main. Sa petite main de 13 ans.

— Grande sœur, elle me demande si... si tu peux au moins aller écouter les parents. Juste les écouter. Maman veut te parler. Elle pleure depuis hier soir. Elle n'a pas dormi. Elle souffre au même titre que toi.

— Et à quoi ça sert d'écouter ? Ils ont déjà tout décidé sans moi !

— Je te supplie d'aller au moins écouter les parents. Juste écouter. Après tu feras ce que tu veux.

Je l'ai regardée. Elle me suppliait. J'ai soupiré. Je me suis levée, j'ai mis mon voile n'importe comment et je suis sortie.

Dans le salon, la petite pièce avec la natte et la télé qui ne marche plus, il y avait mon père Abdoulaye, ma mère Maryam et mon frère aîné Souleymane. Ils étaient assis. Ils m'attendaient. L'ambiance était lourde, comme avant un enterrement.

Je suis entrée en larmes. Je me suis assise près de ma mère, mais pas trop près. Je ne la regardais pas.

C'est ma mère qui a pris la parole la première. Sa voix tremblait.

— Ma fille Khadija, je sais que c'est un choix difficile pour chacun d'entre nous. On sait que tu ne t'attendais pas à ça. Mais on n'a plus rien, ma fille. On a tout perdu. La boutique, les champs, le troupeau. On n'a presque plus rien.

— Et alors ? On doit me vendre pour ça ?

— Non, ce n'est pas te vendre ! Je te rassure, Khadija, l'homme qu'on t'a trouvé est une bonne personne, de bonne moralité (une personne de bonne moralité). C'est lui qui nous a aidés à sortir de la honte et à laver notre honneur. Sans lui, ton père allait aller en prison ou subir la punition de tout le village

Je l'ai regardée.

— Et mes études alors ? Et mes rêves ? Je suis sage-femme ! J'ai sauvé des femmes à Fann ! Ma soutenance c'est dans 2 mois !

C'est à ce moment que mon père a pris la parole. Et pour la première fois, il a élevé le ton. Un ton qu'il n'avait jamais élevé envers moi, sa fille chérie.

— Arrête de pleurnicher comme une petite fille de 5 ans ! Tu n'as plus 5 ans ! Même ta sœur Tasnim ne fait plus ça ! Tu te dois d'être chanceuse d'avoir un homme comme celui qu'on t'a trouvé ! C'est un grand croyant, un homme riche, respecté dans tout Podor ! Dans peu de temps c'est avec lui que tu vas te marier, que tu le veuilles ou non !

J'ai sursauté. Mon père ne m'avait jamais parlé comme ça.

— Mais Papa...

— Il n'y a pas de mais ! J'ai tout fait pour toi ! Je me suis sacrifié pour toi ! Et toi tu veux me parler de tes études ? Tes études ne vont pas nous nourrir !

Il s'est levé, il a pris sa canne et il est parti.

Je suis restée tétanisée. Je me suis tournée vers mon dernier espoir. Mon frère.

Je me suis dirigée vers lui et je me suis agenouillée devant lui. Moi, la bachelière de 18 de

moyenne, à genoux devant mon grand frère.

— Souleymane, pardon, parle à ton père ! Parle à Papa ! Mon avenir est en jeu ! Tu es mon grand frère, mon tout ! Dis-lui que je ne veux pas !

Souleymane a serré son poing très fort. J'ai vu que lui aussi commençait à avoir les larmes aux yeux.

— Je ne pourrai rien faire pour toi, petite sœur, m'a-t-il dit d'une voix basse. Ça me dépasse tout cela (ça me dépasse). J'ai essayé de parler à Papa hier soir, il m'a dit de me taire, que ce n'est pas mon affaire. Je suis désolé, Khadija.

Il s'est levé et il s'en est allé aussi. Il est sorti de la concession, il ne voulait pas que je le vois pleurer.

Je suis restée seule avec ma mère dans le salon. Elle pleurait, moi je pleurais. Deux femmes qui ne pouvaient rien faire.

Dans l'après-midi, des femmes sont venues dans la maison pour féliciter la famille du mariage. 10 femmes, 15 femmes du quartier, avec des boubous colorés. Elles apportaient du sucre, du lait, des pagnes.

— Félicitations Maryam ! Ta fille va se marier avec un grand homme !

— Que Dieu bénisse ce mariage !

Ma tante, la mère de mes cousines Ramata, Oumou et Adama, était aussi là. La grande sœur de ma mère. Elle m'a vue dans un coin, qui pleurait.

— Pourquoi la mariée pleure-t-elle ? Qu'est-ce que c'est que ça ? a-t-elle demandé.

— Tante, je ne veux pas me marier ! Je veux finir mes études !

Elle a éclaté de rire, comme si j'avais dit une bêtise.

— Pleurer pour un mariage ? En notre époque, c'était à 16 ans qu'on nous mariait et personne ne pouvait s'interposer (personne ne pouvait dire non) ! Aujourd'hui que les filles ont cette chance avec ces lois qui interdisent de marier les mineurs, tu as 20 ans, tu n'es plus une mineure, tu n'es plus mieux (tu es en âge) ! Tu devrais te réjouir de cela ! Un homme riche qui va sauver ta famille ! Où est le problème ?

Où est le problème ? Elle ne comprenait pas.

Puis on a entendu des voitures s'arrêter devant chez nous. Pas une, mais deux voitures. À tour de rôle. Vroum vroum. Des 4x4 noires qui font beaucoup de bruit et de poussière. À Ndioum, les voitures comme ça, on en voit chez quelques uns.

Les femmes présentes savaient qui venait. Elles ont commencé à murmurer entre elles.

— Chut, c'est lui qui arrive. C'est lui.

— Il est venu voir sa future femme.

— Khadija a de la chance.

Je ne comprenais pas.

— Qui vient ? Qui arrive ? ai-je demandé.

Une des femmes m'a dit en chuchotant, avec un sourire :

— Ton futur mari. Ton futur mari est arrivé.

Mon cœur s'est arrêté. Mon futur mari ?

Puis la porte de chez nous s'est ouverte toute seule. Et un parfum fort, un parfum d'homme très cher, du musc et de l'encens mélangés, un parfum qui laissait des traces après le passage de son porteur, a envahi toute la maison. Toute la concession sentait ce parfum en 2 secondes.

Et l'homme est entré dans la maison avec une salutation islamique :

— Asalamualaykum.

Et quand le visage de l'homme est découvert, quand j'ai levé les yeux...

C'était l'homme de 45 ans que j'avais croisé dans le marché la veille. Celui qui m'avait réprimandée sur mon habillement. Celui avec le chapelet de musulman à la main. Celui qui m'avait dit que mes jambes ne doivent pas être découvertes.

C'était lui. Mon futur mari.

Chapitre 6

L'homme est entré.

Dès que son pied a franchi le seuil de notre concession, les femmes dans la maison se sont mises à chanter en langue wolof. Fort. Avec les mains qui tapent. Une chanson de mariage traditionnelle que toutes les vieilles connaissent à Ndioum.

— Heuy heuy heuy, jabar bi moo neex ! Jabar bi moo neex ! Yalna ko Yalla barkeel ! Sey bi am na solo ! (Eh eh eh, la mariée est belle ! La mariée est belle ! Que Dieu bénisse ce mariage ! Ce mariage a de l'importance !)

— Allez, dansez pour la nouvelle mariée ! Khadija Bâ va entrer dans une grande famille !

Elles chantaient, elles dansaient autour de lui. Lui, l'homme de 45 ans, il souriait, il saluait tout le monde avec son chapelet à la main et son Basin haut de gamme bien repasser de couleur bleu. Il sentait toujours ce parfum fort qui piquait le nez.

Moi, mon cœur s'est mis à battre. Très fort. Boum boum boum, plus fort que les tambours de la veille. J'étais assise dans un coin du salon, avec mon voile qui glissait, et je tremblais.

Je me suis penchée vers ma cousine Ramata qui était assise près de moi, celle qui me tenait la main.

— Ramata, qui est vraiment l'homme avec qui on veut me marier ? Il doit avoir 40 ans au moins ! C'est qui ?

Ramata m'a regardée comme si j'étais folle de poser la question.

— 40 ans ? Il est plutôt jeune ! Il a 45 ans seulement ! Et tu sais quoi ? Il est très riche, il a des boutiques à Touba et à Dakar.

— 45 ans seulement ? Mais c'est l'âge de mon père ! Et il doit avoir normalement des enfants de mon âge.

— Chut ! Ne dis pas ça ! Et puis il est marié à trois femmes déjà, et tu sais quoi ? Toi tu seras la quatrième. La petite dernière, la préférée ! Quelle chance ! Toutes les jeunes filles de ce village rêvent de cela.

J'ai cru tomber par terre.

— Quoi ? Il est marié à trois femmes ? Et je serai la quatrième ? Astaghfirullah (je demande pardon à Dieu)

— Oui ! C'est une bénédiction ! Il est un grand homme, il peut entretenir 4 femmes ! Tu n'auras pas à te gêner.

J'ai regardé les autres filles, mes autres cousines Oumou et Adama, et les voisines. L'âge de l'homme ne disait rien à ces filles. Rien du tout. Pour elles, 45 ans et 3 femmes, c'était normal. C'était même une fierté. Plus il a de femmes, plus il est grand.

Pendant ce temps, les hommes se regroupaient dans la maison. Mon père Abdoulaye, mon frère Souleymane, mon oncle, l'Imam du quartier, et l'homme de 45 ans avec deux de ses amis. Ils se sont assis sur la grande natte du salon, ils ont bu du thé, ils ont parlé en peul, en wolof, très sérieux.

Moi j'étais à côté, avec les femmes, mais j'entendais tout.

L'Imam a pris la parole :

— Alors, nous sommes là pour fixer la date. Abdoulaye Bâ a accepté de donner sa fille Khadija à notre frère El Hadj Malick Diop.

El Hadj Malick Diop. C'était son nom. Maintenant je connaissais son nom.

— Le plus tôt sera le mieux, a dit mon père. Pour laver notre honneur.

— Alors que pensez-vous du 15 du mois prochain ? a dit El Hadj.

J'ai compté dans ma tête. On est le 29 du mois en cours. Le 15 du mois prochain, ça fait... 16 jours. Dans 16 jours je serai mariée. Dans 16 jours ma vie de sage-femme, Dakar, Fann, Aziz, tout sera fini.

— Le 15 c'est parfait ! a dit mon père. Que Dieu facilite !

Ils ont tous dit "Amine" en même temps. Moi j'ai senti mes jambes qui ne me portaient plus.

Les hommes se sont levés, ils se sont serré la main. El Hadj Malick Diop m'a regardée une dernière fois avant de partir, il m'a dit :

— Prépare-toi, ma future femme. Sois une bonne épouse.

Il est parti avec ses 4x4, avec son parfum qui est resté 1 heure dans la maison.

Le soir, vers 21 heures, je m'étais enfermée encore dans ma chambre. Mon téléphone a sonné. C'était mes copines de Dakar. Appel vidéo de groupe. Sakinatou et Hawa.

J'ai hésité à répondre. Puis j'ai répondu, en mode voix seulement, je ne voulais pas qu'elles voient mes yeux gonflés.

— Allô ?

— Khadija ! Enfin ! Pourquoi tu as l'air abattue ? Et pourquoi tu ne réponds pas à nos appels ? On t'appelle depuis la veille, et ton phone ne marche pas ! a dit Hawa direct.

— On s'est inquiétées ! On a cru qu'il n'y avait plus de réseau à Ndioum ! Ou que quelque chose t'es arrivé. A ajouté Sakinatou.

Je n'en pouvais plus. J'ai tout lâché.

— Les filles... on m'a dotée. Mon mariage est pour le 15 du mois prochain.

Silence à l'autre bout du téléphone. Un grand silence.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu racontes ? a dit Hawa.

— Comment ça dotée ? Avec qui ? Et Aziz ? a dit Sakinatou.

— Je vais être mariée à un polygame. Il s'appelle El Hadj Malick Diop. Il a 45 ans. Il a déjà 3 femmes. Et je serai la quatrième.

— QUOI ? s'est écriée Hawa si fort que j'ai dû éloigner le téléphone.

— Khadija ! Tu rigoles j'espère ! C'est une blague ! 45 ans et 3 femmes ! Tu as 20 ans !

Les filles ont voulu se rebeller direct. Sakinatou criait :

— On vient te chercher ! On prend le bus demain ! Tu ne vas pas te marier avec un vieux comme ça ! C'est ton père qui t'a vendue ou quoi ?

— Calmez-vous les filles, calmez-vous, je les ai rassurées. Je leur ai tout expliqué. Les dettes de mon père, les bœufs vendus, les deux qui restent, la honte, comment il a tout perdu après mon départ à Dakar.

Elles ont commencé à sympathiser, à pleurer avec moi au téléphone.

— Oh ma chérie... Oh Khadija... C'est dur...

— Et tu vas faire quoi ? Tu vas accepter ?

— Qu'est-ce que je peux faire ? Si je refuse, mon père va en prison. Ma famille va être humiliée dans tout Ndioum.

— Et tes rêves de sage-femme ? Et ta soutenance ?

— Je ne sais pas... Yalla saura comment faire (Dieu saura comment faire).

Je leur ai dit, avec un petit sourire triste :

— En tout cas, vous êtes invitées à mon mariage. Le 15. Vous devez venir. Même si c'est pour pleurer avec moi.

— On viendra ! Bien sûr qu'on viendra ! a dit Hawa en pleurant.

— Et Aziz ? Ton copain de Dakar était au courant de ses fiançailles ? a demandé Sakinatou.

— Non, et ne lui dites rien pour le moment. Je vous en supplie. Ne dites rien à Aziz. Je vais lui dire moi-même. Plus tard.

On a raccroché à minuit. J'ai pleuré encore. Et Aziz, depuis que je suis arrivé à Ndioum, il ne m'a pas appelé. Je me demande ce qu'il devient.

Les jours qui ont suivi la fixation de la date du mariage sont passés très vite. Trop vite.

Mon père a reçu de l'argent de El Hadj Malick. Un montant de 500 mille francs a été débloqué spécialement pour l'habillement, les effets et aussi tout ce dont la mariée aura besoin. 500.000 FCFA. Du jamais vu à Ndioum.

D'un coup, la maison débordait tous les jours d'invités venus spécialement pour le mariage. Des

femmes qui venaient avec des pagnes, des tailleurs qui venaient prendre mes mesures, des vendeuses de chaussures, de parfums. On m'apportait des boubous brodés, des chaussures dorées, des perruques.

Beaucoup disaient que j'avais de la chance. Et tout ça devenait fatiguant à un moment.

— Khadija va se marier avec un homme riche ! Elle ne va plus vendre des beignets !

Moi, je regardais tous ces habits et je pensais à ma blouse blanche de Fann. Ses femmes que je pourrais aider dans leurs accouchements.

Un soir, je n'en pouvais plus. J'ai appelé mon tuteur de stage à l'hôpital de Dakar. Docteur Diouf. Celui-là qui était comme un père aussi pour moi.

— Allô Docteur ?

— Khadija ? Ma petite Bâ de Ndioum ? Comment vas-tu ? Ta soutenance approche !

— Docteur... on veut me marier. Le 15 du mois prochain. Avec un homme de 45 ans qui a déjà 3 femmes. Mon père a tout perdu, il a besoin de cet argent.

Il y a eu un silence au téléphone. Puis il a dit, avec sa voix calme de médecin :

— Khadija, ma fille... C'est difficile. Je ne peux pas décider pour toi. Mais je vais te dire une chose : suis ton cœur car le destin sait où il conduit tout le monde (le destin sait où il mène chacun). Si ton cœur te dit que ton rêve de sage-femme est plus fort, écoute-le. Si ton cœur te dit que ta famille est plus importante, écoute-le aussi. Mais n'oublie jamais qui tu es : tu es celle qui a sauvé Aïda et son bébé. N'oublie jamais ça.

J'ai pleuré au téléphone.

— Merci Docteur.

Un autre soir, je parcourais les couloirs de la maison, je n'arrivais pas à dormir. Il était 23 heures. Et j'ai aperçu ma mère en pleurs dans un coin de la maison, derrière la cuisine, toute seule dans le noir. Elle pleurait sans bruit, avec son voile sur la bouche.

Je suis partie la voir, je me suis assise à côté d'elle dans le sable.

— Yaay, pourquoi tu pleures encore ?

— Ma fille, pardonne-moi. Pardonne-moi de ne pas avoir pu te protéger.

— Yaay...

— C'est de ma faute, j'aurais dû dire non à ton père.

Je l'ai prise dans mes bras.

— Yaay, si je me marie à cet homme, tu vas arrêter de pleurer ? Si je le fais, vous allez être heureux ? Papa va arrêter d'avoir honte ?

Elle m'a regardée, elle a hoché la tête en pleurant.

— Oui ma fille, on va être sauvés. Mais toi...

— Alors je vais le faire. Si ça vous rend heureux.

On a pleuré toutes les deux dans le noir.

Puis les jours qui ont suivi sont allés vite. Très vite. On était déjà le 13. J-2 avant le mariage. La maison était décorée, on avait tué un mouton, les femmes préparaient déjà le riz.

L'après-midi du 13, vers 16 heures, alors que j'essayais un boubou blanc qu'on m'avait offert, on a entendu un bruit dehors. Une femme qui criait. Pas une chanson de joie. Un cri de guerre.

Une femme est entrée dans la maison en mode sauvage. Elle n'a pas frappé, elle a poussé la porte. Elle était grande, forte, avec un boubou vert, les yeux en feu. Elle cherchait quelqu'un du regard.

— Où est-elle ? Où est Khadija ?

Tout le monde s'est tu.

— C'est moi, ai-je dit, tremblante.

Elle m'a pointée du doigt et elle a hurlé, pour que tout Ndioum entende :

— Que le mariage ne se tiendra pas ! Khadija ne mariera pas notre mari ! Jamais !

Chapitre 7

Elle avait en main un pilon, le gros pilon en bois qu'on utilise pour piler le mil. Et elle avait attaché au long de ses hanches un foulard rouge très serré, comme les femmes qui vont se battre. Ses yeux étaient rouges de colère.

— Où est la petite voleuse de mari ? Où est Khadija ? Je vais finir avec elle ! Je vais finir avec Khadija aujourd'hui !



Tout le monde a crié. Ma mère s'est mise devant moi pour me protéger.

— Coumba ! Calme-toi ! Ce n'est pas sa faute ! Laisse-la tranquille.

Mais la femme n'écoutait rien. Elle avançait vers moi avec son pilon levé.

— Tu veux voler mon mari ? Tu veux prendre ma place ? Petite fille de Dakar qui n'a même pas de seins ! Tay dama koy toj bopp ak kenuur bi (Je vais te facasser le crâne avec ce pilon aujourd'hui)

Aussitôt les hommes gaillards présents, mon oncle, deux voisins et mon frère Souleymane se sont précipités pour la saisir et la renvoyer de la maison. Souleymane lui a pris le pilon de force.

— Ça suffit Coumba ! Sors de chez nous ! Ce n'est pas comme ça qu'on règle les problèmes !

Ils l'ont poussée dehors, malgré ses cris. Dehors elle continuait de crier :

— Ce mariage ne se fera pas ! Je ne laisserai jamais mon mari prendre une quatrième femme ! Jamais !

Quand elle est partie, avec son foulard rouge qui traînait dans la poussière, tout le monde était choqué dans la maison. Les vieilles femmes murmuraient :

— C'est Coumba, la première femme. Elle est toujours comme ça.

Moi je tremblais. Je me suis tournée vers ma petite sœur Tasnim qui était à son tour cachée derrière moi depuis le début.

— Tasnim, viens. Parle-moi. Parle-moi des femmes de mon futur mari. Je ne sais rien d'elles. Et je ne compte pas prendre de balle perdue.

On s'est assises dans un coin, loin des autres.

— Grande sœur, ton futur homme a trois femmes, m'a dit Tasnim à voix basse. La première c'est Coumba, celle qui vient d'entrer. La deuxième c'est Zeynabou, et la troisième c'est Aïcha.

— Et elles sont comment ?

— Celle qui vient d'entrer est l'aînée des épouses, Coumba. C'est elle la plus furieuse de toutes les épouses. Tout le village a peur d'elle. La seconde, Zeynabou, elle est moins furieuse, mais elle n'est pas contente non plus. Et la troisième, Aïcha, elle est plus douce. Elle est jeune, elle a 25 ans. Elle était même déjà venue dans la maison pendant les festivités mais tu n'as sûrement pas fait attention à elle, tellement il y avait du monde.

— Et Coumba, elle va me faire quoi ? Elle va me tuer avec son pilon ?

— Non grande sœur, ne t'inquiète pas, mon frère Souleymane va te protéger. Mais... fais attention à elle le jour du mariage.

J'ai passé l'après-midi à penser à ces trois femmes. Moi qui voulais être sage-femme pour aider les femmes, j'allais devenir la quatrième femme d'un homme que trois autres femmes détestaient déjà.

Le soir, vers 19 heures, alors que le soleil se couchait sur le fleuve et que la maison était encore pleine de femmes qui cousaient, j'ai entendu des cris dehors. Mais cette fois, des cris que je connaissais.

— Khadija ! Khadija Bâ ! Où est la mariée la plus belle du Walo ?

C'était mes copines de Dakar. Hawa et Sakinatou faisaient leur apparition dans le village. Elles arrivaient dans la maison, avec deux gros sacs à dos, des lunettes de soleil, en sueur mais souriantes.

Elles étaient venues ! De Dakar à Ndioum, 7 heures de taxi-brousse, pour moi.

— Les filles !

Je les ai accueillies en courant, je les ai serrées très fort. J'étais fière de les voir. Pour la première fois depuis 7 jours, je ne me sentais plus seule. Je ne me sentais plus comme une marchandise qu'on vend.

— On t'avait dit qu'on viendrait ! a dit Hawa en me serrant. On a pris le premier taxi ce matin à 5h à Pikine !

— Et on n'a même pas eu de pet dans le taxi cette fois, a ajouté Sakinatou, et on a toutes ri. Même ma mère a ri.

Les préparatifs du mariage continuaient et chacun faisait de son mieux pour que tout se passe bien. Mon père avait acheté un autre mouton, ma mère préparait des marmites énormes de riz, mes cousines repassaient les boubous.

Mais moi, j'étais avec mes deux copines de Dakar. C'était comme si un bout de Dakar, un bout de ma vraie vie était venu jusqu'à Ndioum.

La veille du mariage. Le 14. J-1.

Toute la journée on a couru partout. Les femmes du quartier sont venues tresser mes cheveux, me faire les sourcils, me mettre du parfum partout.

Le soir, vers 21 heures, j'ai été prise par mes deux copines. Hawa et Sakinatou m'ont attrapée par les deux bras.

— Viens, on t'enlève !

Elles m'ont conduite dans une chambre éloignée de tout bruit, la petite chambre au fond de la concession, celle de ma grand-mère qui est décédée. Il n'y avait que des jeunes filles dans cette chambre. Tasnim, mes cousines Ramata, Oumou, Adama, des cousines éloignées venues de Podor, et mes deux copines de Dakar.

La soirée fut nommée : soirée henné. C'est la tradition avant le mariage au Sénégal.

On a fermé la porte. On a mis de la musique sur un petit haut-parleur JBL que Hawa avait apporté de Dakar. Du Viviane, du Wally Seck. On a allumé des bougies.

Une vieille dame, la tatoueuse de henné du village, est venue. Elle a pris mes mains, mes pieds.

Pendant deux heures, elle a dessiné. Des fleurs, des arabesques, des cœurs. Du henné noir et rouge sur mes mains et mes pieds. C'était joli à voir, vraiment joli. Toutes les filles disaient :

— Oh Khadija, tu es belle ! Mash'Allah !

Je me regardais, mes mains toutes noires de henné, mes pieds comme ceux d'une princesse. Et d'un coup, je me suis mise à pleurer. Subitement. Sans prévenir. Les larmes coulaient sur mon henné qui n'était même pas encore sec.

— Khadija, qu'est-ce qu'il y a ? m'a dit Hawa.

— Je ne veux pas me marier ! Je ne veux pas ! Je veux retourner à Dakar ! Je veux devenir sage-femme !

Les filles m'ont consolée. Elles se sont toutes assises autour de moi.

Sakinatou m'a prise dans ses bras :

— Ma chérie, pleure, si ça te fait du bien, pleure. Mais demain tu seras forte.

Tasnim a dit :

— Grande sœur, tu es la plus belle mariée de Ndioum.

Et puis elles ont commencé à me donner des conseils de filles, des blagues afin que j'aie le moral. Hawa a dit :

— Bon, premier conseil : si ton mari ronfle, tu lui mets un peu de piment dans le nez !

Toutes ont éclaté de rire, même moi avec mes larmes.

Ramata a dit :

— Deuxième conseil : s'il a 3 autres femmes, toi tu seras la plus jeune, tu seras la préférée ! Tu vas commander tout le monde ! La cheffe quoi !

On a ri jusqu'à 2 heures du matin. La soirée henné s'est finie avec du henné partout, même sur les murs.

Le lendemain. Le jour J du mariage est enfin arrivé. Le 15.

Je me suis réveillée à 6 heures. On m'a lavée avec de l'eau parfumée, on m'a mise dans une robe de mariée blanche. Pas une robe à l'européenne, une grande robe traditionnelle blanche avec des broderies dorées, un voile blanc qui brillait, et un petit diadème sur la tête. J'étais belle. Même moi je me suis trouvée belle dans le petit miroir cassé.

J'étais assise sur le lit, avec mon henné, ma robe, et je tremblais. J'entendais dehors les voitures, les gens qui arrivaient, les griots qui chantaient déjà.

Et puis mon grand frère est entré dans ma chambre.

Souleymane. Il était habillé en grand boubou bleu ciel bien repasser, avec un chapeau blanc. Il était très beau tel un mannequin de magazine. Il m'a regardée et ses yeux sont devenus humides.

— Souleymane, qu'est-ce que tu fais là ? lui ai-je demandé.

— Je suis ton homme de main (je suis celui qui t'accompagne). C'est moi qui vais te conduire juste devant la mosquée centrale du village où auront lieu les célébrations. C'est la tradition, c'est le grand frère qui amène sa petite sœur à son mariage.

Il s'est approché, il a pris mes mains avec le henné.

— Khadija, tu es ravissante. Je suis fier de toi. Même si ce mariage... même si je ne suis pas d'accord, tu es ravissante. Tu es ma petite sœur chérie et aujourd'hui c'est ton jour. Alors profite bien de ce moment.

— Souleymane, sauve-moi... ai-je chuchoté.

— Je ne peux pas, petite sœur. Pardonne-moi.

Il m'a aidée à me lever. On est sortis de la chambre. Toute la maison nous regardait. Ma mère pleurait en silence derrière son voile. Mon père était déjà parti à la mosquée.

Arrivée devant la mosquée centrale du village, la grande mosquée blanche de Ndioum, la voiture s'est arrêtée. Une vieille Mercedes blanche décorée avec des fleurs en plastique.

J'ai fait ma sortie accompagnée de mes femmes d'honneur dont Hawa et Sakinatou. Elles tenaient ma robe derrière, comme dans les films. Hawa me chuchotait :

— Tu es belle, ma chérie, reste forte.

On est entrées dans la mosquée. La partie des femmes était pleine, plus de 100 femmes assises par terre. De l'autre côté, les hommes. Au milieu, El Hadj mon futur homme, en boubou blanc et or, avec ses trois femmes assises derrière lui, dont Coumba qui me fusillait du regard.

Peu de temps après, les festivités ont commencé avec les prières de l'Imam de la mosquée centrale, les prières des passages coraniques. L'Imam a récité très fort, sa voix tremblait dans le micro.

— Bismillahi Rahmani Rahim...

Les conseils se sont suivis vis à vis des mariés. L'Imam disait :

— Le mariage est sacré... La femme doit obéir à son mari... Le mari doit protéger sa femme...

Je n'écoutais plus. Je regardais mes mains avec le henné.

Puis l'Imam a demandé, comme le veut la tradition :

— S'il y a quelqu'un parmi vous qui veut s'opposer à cette union, qu'il parle maintenant ou qu'il se taise à jamais.

Silence dans la mosquée. On entendait une mouche voler.

Et soudain, un bruit de voiture qui freine très fort a attiré l'attention de tout le monde vers l'extérieur. CRRRIIIII !!! Une voiture qui freine dans la poussière, devant la mosquée.

Tout le monde s'est retourné. Les femmes se sont levées pour regarder par la fenêtre.

Qui arrivait comme ça le jour de mon mariage ?

Chapitre 8

CRRRIIIII !!!

La voiture s'est arrêtée devant la mosquée centrale de Ndioum dans un gros nuage de poussière. Tout le monde s'est retourné. L'imam s'est même arrêté de parler dans son micro.

C'était une vieille voiture, une Peugeot 504 blanche toute cabossée, qui avait eu l'un de ses

pneus crevés. Le pneu arrière droit était complètement à plat, elle roulait sur la jante. À l'intérieur, on voyait deux femmes qui gesticulaient.

Mais l'Imam a toussé et a dit :

— Continuons. Ce n'est rien, c'est juste une voiture en panne.

Les festivités dans la mosquée se sont terminées en bonne forme. Malgré le bruit de la voiture dehors. L'Imam a fait les dernières prières, il a mis la main sur nos têtes, à moi et à El Hadj Malick Diop.

— Que ce mariage soit béni ! Que Dieu vous donne beaucoup d'enfants pieux !

Tout le monde a dit :

— Amine !

Après ça, nous faisons les dernières salutations auprès de mes parents car après cela, je deviens une femme mariée. Je me suis levée avec ma grande robe blanche qui pesait 10 kilos, et je suis allée voir mon père et ma mère qui étaient assis devant.

Mon père m'a regardée, il a dit :

— Sois une bonne femme, Khadija. Rends-nous fiers.

Ma mère, elle, elle n'a rien dit, elle m'a juste serrée très fort et elle a pleuré sur mon voile blanc. Elle m'a chuchoté à l'oreille :

— Pardonne-nous, ma fille. Yalla na la Yalla sameu (Que Dieu te protège).

Souleymane, lui, n'est même pas venu me saluer. Il était parti dehors, près de la voiture crevée.

Ensuite, on est partis chez mon mari. La maison de Malick Diop. C'est une grande maison à l'entrée de Ndioum, avec un grand mur, une grande porte en fer et des manguiers partout. Une maison de riche, pas comme la nôtre en banco.

Quand notre cortège est arrivé, avec les deux 4x4 et la Mercedes blanche de la mariée, il y avait déjà du monde devant la maison. De la musique, des femmes qui dansaient.

Mais quand Malick a voulu me faire entrer, la porte était fermée. Fermée à double tour de l'intérieur.

— Eh ? Ouvrez ! C'est le marié ! a crié un de ses amis.

De l'intérieur, on a entendu la voix de Coumba, la première femme, qui criait :

— La porte ne s'ouvre pas ! Pas de nouvelle femme ici sans notre accord !

Ah, j'ai compris. C'est la tradition à Ndioum. Quand le mari veut faire entrer une nouvelle femme dans la maison, cela doit être avec l'accord des anciennes femmes. C'est comme un jeu, mais un jeu sérieux.

Ici à notre niveau, l'équipe du marié doit négocier avec les anciennes femmes du mari pour permettre à la nouvelle d'entrer.

Le meilleur ami de Malick, un gros monsieur avec un boubou vert ciel, s'est approché de la porte.

— Coumba, Zeynabou, Aïcha, mes sœurs, laissez entrer la nouvelle mariée ! Soyez bonnes !

— Non ! a crié Zeynabou de l'intérieur. On ne veut pas !

— On vous donne 10.000 francs par tête de chaque femme, ça vous va ? 10.000 pour chacune !

On a entendu les femmes rigoler derrière la porte.

— 10.000 ? Tu nous prends pour qui ? 10.000 pour partager notre mari ? Tu rigoles !

— Bon, combien vous voulez alors ?

— On veut 50.000 pour nous trois femmes, et 5.000 pour les 10 autres femmes présentes qui nous ont aidées à fermer la porte ! Sinon pas d'entrée !

50.000 pour les trois femmes et 5.000 pour les 10 autres. Ça fait $50.000 + 50.000 = 100.000$ FCFA juste pour ouvrir une porte.

Malick a soupiré, il a sorti une grosse liasse de billets de sa poche et il a glissé l'argent sous la porte.

— Voilà ! Maintenant ouvrez !

On a entendu les femmes compter l'argent derrière la porte. Puis la porte s'est ouverte d'un coup, avec un grand bruit.

— Entrez ! La nouvelle peut entrer !

Les femmes riaient, elles avaient l'argent à la main. Coumba m'a regardée avec un sourire

méchant, mais elle a pris les 50.000.

Je suis entrée dans la maison. C'était la première fois que j'entrais en tant que femme mariée.

Malick m'a conduite dans ma nouvelle chambre. Et quand il a ouvert la porte...

J'ai cru que je rêvais. Tout était nouveau, joli et propre, on dirait une chambre de princesse des Caraïbes comme on voit à la télé Novelas. Il y avait un grand lit avec des draps blancs et rouges en forme de cœur, une climatisation qui faisait froid, une télé écran plat, un dressing plein de boubous neufs, des chaussures, des parfums, et même un petit frigo avec des jus. Rien à voir avec ma chambre en banco à Thioubalel ou ma chambre de la Cité à l'UCAD.

— C'est ta chambre, m'a dit Malick. Tout ça c'est pour toi.

J'étais trop choquée pour répondre.

Puis, petit à petit, le monde est parti. Les invités, les griots, les femmes, mes cousines, même mes copines Hawa et Sakinatou sont parties dormir chez ma mère, parce que la tradition dit que les amies ne dorment pas dans la maison du marié le soir du mariage.

Vers 23 heures, la maison est devenue silencieuse. Le grand moment que tout le monde attendait est arrivé.

Le mari et la nouvelle femme étaient seuls dans la chambre pour passer leur nuit de miel.

On était là, Khadija et Malick Diop, dans la même chambre. La porte fermée à clé. Le lit en forme de cœur devant nous.

Malick a enlevé son grand boubou de mariage. Il était tors nu et il n'avait qu'une culotte. Il était grand, avec un gros ventre, des poils partout. Il n'avait rien à voir avec Aziz, mon Aziz de 24 ans

qui est fin et musclé.

Il s'est approché de moi et il m'a dit :

— Alors, ma petite Khadija, déshabille-toi devant moi. C'est notre nuit.

Mon cœur battait à 1000 à l'heure. J'avais ma robe de mariée blanche, mon henné, mon voile. J'ai reculé d'un pas.

— S'il vous plaît... Je...

Il s'est approché encore plus et a commencé à me toucher. Il a mis sa main sur mon épaule, puis sur mon bras. Sa main était chaude et moite.

— Tu es très belle, tu sais.

J'ai fermé les yeux. J'ai pensé à Fann, à mon rêve de sage-femme. J'ai pensé à Dakar.

Puis il s'est arrêté. D'un coup. Il a retiré sa main.

— Attends, m'a-t-il dit en me regardant dans les yeux. Est-ce que tu es toujours vierge ?

J'ai ouvert les yeux. J'ai eu honte, mais j'ai dit la vérité.

— Oui.

— Et est-ce que tu es prête à le faire ? Maintenant ? Cette nuit ?

J'ai respiré et j'ai dit :

— Non.

Il m'a regardée pendant longtemps. 10 secondes. 20 secondes. Je croyais qu'il allait se fâcher, me frapper, crier comme mon père l'avait fait.

Mais non. Il a soupiré et il est allé vers son dressing. Il a pris des vêtements, un pyjama en coton bleu tout neuf, encore dans son sachet.

— Tiens, m'a-t-il dit. Mets ça. Habille-toi.

Je l'ai pris. Je suis allée dans la salle de bain, j'ai enlevé ma robe de mariée qui pesait une tonne et j'ai mis le pyjama. Il était trop grand pour moi.

Quand je suis sortie, Malick s'était allongé sur le lit, avec un autre pyjama. Il m'a dit calmement :

— Je ne te toucherai plus jusqu'à ce que tu sois d'accord pour le faire. Je ne suis pas un animal. Je sais que tu ne m'aimes pas. Je sais que tu as 20 ans et que j'en ai 45. Je sais que tu as été forcée. Alors je vais attendre. Quand tu seras prête, tu me le diras. D'accord ?

J'ai hoché la tête, avec des larmes qui coulaient.

— D'accord.

— Viens dormir. Tu as eu une longue journée.

On a dormi ensemble sur le même lit. Lui d'un côté, moi de l'autre, avec un grand espace entre nous deux. La clim faisait froid. Pour la première fois depuis mon arrivée à Ndioum, j'ai dormi sans pleurer.

Le lendemain matin, le 16, j'étais assise dans ma chambre de princesse, avec mon pyjama trop grand, en train de regarder la télé sans la voir. On a frappé à la porte.

— C'est qui ?

— C'est moi, Sakinatou !

Elle est entrée, avec Hawa derrière. Elles avaient dormi chez ma mère, elles étaient revenues tôt.

— Alors, la mariée ou plutôt madame Diop ! Comment était la nuit de noces ? a chuchoté Hawa avec un sourire coquin.

Sakinatou, elle, ne rigolait pas. Elle s'est assise à côté de moi sur le lit.

— Khadija, il faut qu'on parle entre filles.

— Oui...

— Dis-moi, il l'a fait ? Il t'a touchée ?

— Non, ai-je dit. Il m'a demandé si j'étais prête, j'ai dit non, et il m'a donné un pyjama. On a juste dormi.

Hawa a dit :

— Oh, il est quand même gentil alors, le vieux. Un vrai gentleman.

— Mais Sakinatou, elle, m'a regardée droit dans les yeux et m'a dit :

— C'est toujours pour l'amour de ton mec de Dakar que tu réagis comme ça ? C'est pour Aziz que tu ne veux pas que ton mari te touche ?

J'ai baissé la tête.

— Je n'aime pas mon mari, Sakinatou. Je ne l'aime pas. J'aime mon mec de Dakar. J'aime Aziz. C'est lui que j'aime.

Sakinatou a soupiré très fort. Elle a sorti son téléphone de son sac.

— Khadija, tu ne connais pas bien celui que tu prétends aimer car il t'utilise. Il a une meuf autre que toi et il n'est pas sérieux. Depuis que tu es partie à Ndioum, on a mené notre petite enquête comme tu nous avais demandé de veiller sur lui.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

Elle a fait sortir des images sur son téléphone. Elle me les a montrées. Une par une.

C'était Aziz. Mon Aziz. Avec différentes meufs dans différents endroits en train de s'embrasser. À l'UCAD, devant la bibliothèque où on s'était rencontrés. Dans sa chambre de Grand Yoff, sur le même matelas où on regardait des séries. Avec une fille claire avec des mèches, avec une autre fille en jean serré.

— Non... Non ce n'est pas lui...

— C'est lui, Khadija. Regarde bien. C'est Aziz. Il te trompe depuis le début. Il prend ton argent et il va payer des glaces à d'autres filles.

J'ai regardé les photos. Mon cœur s'est brisé en mille morceaux.

— Je ne crois pas à cela, ai-je dit, mais ma voix tremblait. Je ne crois pas à cela...

Chapitre 9

— Non, je ne crois pas ! Ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas Aziz !

J'étais assise sur mon lit de princesse, avec le téléphone de Sakinatou dans les mains, et je regardais les photos d'Aziz qui embrassait d'autres filles. Mon Aziz, qui me disait "sama xarit, yaa ma neex" (mon amie, je t'aime), qui trouvait toujours des mots pour me faire sourire.

Sakinatou s'est assise à côté de moi, elle m'a prise par les épaules.

— Khadija, il faut le croire. Je sais que ça fait mal, mais il faut le croire. On l'a vu de nos propres yeux à l'UCAD. Hawa et moi, on l'a suivi un soir. Il était avec une fille au restaurant universitaire, il lui payait à manger avec ton argent.

— Mais pourquoi il me ferait ça ? Je lui ai tout donné !

— Parce qu'il t'utilise, ma chérie. C'est ce qu'on te disait à Dakar. Tu es trop gentille.

J'ai jeté le téléphone sur le lit. Je ne voulais plus voir.

À ce moment-là, on a frappé à la porte de ma chambre. Toc toc.

— Entrez !

C'était mon frère Souleymane. Il entra avec un plateau de petit-déjeuner, du pain, du café Touba. Il a vu Sakinatou et il s'est arrêté net.

Souleymane avait une admiration pour Sakinatou depuis qu'elle était arrivée au village. Et Sakinatou aussi, elle le regardait bizarrement. Depuis 2 jours, ils se lançaient des petits regards.

— Ah, désolé, je ne savais pas que vous étiez là, a dit Souleymane, un peu gêné.

— Non, entre, entre, c'est ta maison, a dit Sakinatou en souriant. Et elle a remis bien son foulard.

Il a posé le plateau et il est resté. Ils ont commencé à parler. Moi j'étais dans mon coin, en train de pleurer pour Aziz, mais eux ils parlaient de Ouagadougou, du Burkina, des champs de Ndioum.

— Tu es venue du Burkina pour étudier sage-femme à Dakar ? C'est courageux, a dit Souleymane.

— Et toi tu gères tout le troupeau de ton père tout seul ? C'est toi le courageux, a répondu Sakinatou.

Avant de partir, Souleymane a dit tout bas :

— Est-ce que je peux avoir ton contact ? Ton numéro WhatsApp ? Pour... pour si tu as besoin de quelque chose au village.

— Oui, bien sûr, a dit Sakinatou, et elle a rougi. Une Burkinabé qui rougit, c'est rare.

Ils ont échangé leurs contacts devant moi et Hawa. Hawa m'a fait un clin d'œil qui voulait dire "Regarde, l'amour est en train de naître ici".

Cinq jours après le départ des invités et des étrangers, la maison était vide. Vide et silencieuse. La grande maison de Malick Diop qui était pleine de 100 personnes pendant le mariage était maintenant vide et ne laissait que quatre femmes et des enfants. Les enfants de Coumba,

Zeynabou et Aïcha qui couraient partout.

Moi, je ne sortais pas de ma chambre. Pas parce que j'étais la nouvelle mariée qu'on doit chouchouter. Non. Parce que je savais de quoi les femmes étaient capables. J'avais vu le regard de Coumba le jour de la porte fermée. J'avais vu son pilon.

Le cinquième jour, Malick est entré dans ma chambre le matin. Il n'était plus en pyjama, il était en grand boubou blanc, avec son chapelet.

— Khadija, donne-moi ton téléphone.

— Pourquoi ?

— Et tout autre appareil de communication. Tablette, tout.

— Mais pourquoi Malick ? Et si j'ai besoin d'appeler ma mère !

— C'est comme ça dans cette maison. Les femmes ne gardent pas de téléphone. Ça amène des problèmes. Tu pourras appeler ta mère depuis mon téléphone, une fois par semaine. Donne.

J'ai voulu refuser. Mais j'ai vu son regard. Il n'était plus le monsieur gentil de la nuit de noces qui m'avait donné un pyjama. Il était redevenu El Hadj Malick Diop, l'homme de 45 ans respecté.

Je lui ai donné mon iPhone, mon petit Samsung, tout.

Il est parti avec. J'étais coupée du monde. Plus de Dakar, plus de Hawa, plus de Sakinatou, plus de Docteur Diouf, plus d'Aziz même si Aziz m'avait trahie.

Je suis restée dans ma chambre toute la journée, à regarder la clim qui faisait du bruit.



Puis, sans m'y attendre, à 16 heures, les trois femmes sont entrées dans ma chambre. Sans frapper. La porte s'est ouverte d'un coup.

Coumba devant, avec son foulard sur les hanches, Zeynabou derrière avec les mains sur les hanches, et Aïcha, la plus jeune, qui baissait la tête mais qui était là quand même.

— Eh bien, eh bien, a dit Coumba en regardant ma chambre de princesse. Elle a une belle chambre, hein ? Clim, télé, grand lit ! Et tu penses facilement nous arracher notre mari avec ça ?

Je me suis levée du lit.

— Ce n'est pas moi qui ai voulu cette chambre, c'est Malick qui...

— Tais-toi ! a crié Zeynabou. Tu crois que tu es qui ? La petite étudiante sage-femme en devenir ? Ici on s'en fout de tout ça !

Puis les trois femmes se sont enchaînées sur moi à tour de rôle. Pas avec des coups, non, avec des mots. Des mots qui font plus mal que des coups.

Coumba s'est approchée :

— Tu ne penses pas que nous sommes tes domestiques pour te faire à manger tout le temps ? Depuis 5 jours tu ne sors pas de ta chambre ! Tu attends qu'on t'apporte à manger comme une princesse ?

— Je... je ne savais pas...

Zeynabou a continué :

— Ici c'est à tour de rôle ! Chaque femme cuisine à son tour ! Mais toi, la nouvelle, la petite chérie de 20 ans, tu crois que tu vas rester dans ta clim pendant qu'on transpire dans la cuisine ?

— Je vais cuisiner, je vais le faire, ai-je dit.

— Et le linge de ton mari ? Qui va le laver ? C'est nous ? a ajouté Aïcha, même la plus douce, même elle était contre moi.

— Moi qui pensais que Dakar allait t'apprendre à être une femme, tu ne sais même pas piler le mil ! a lancé Coumba.

Elles sont restées 10 minutes dans ma chambre, à me dire tout ce que je faisais mal, que j'étais paresseuse, que j'étais venue voler leur mari, que j'allais finir par partir comme les autres.

Quand elles sont sorties, elles ont claqué la porte très forte.

Je me suis assise par terre, dans ma belle chambre de princesse des Caraïbes, et j'ai pleuré. Encore.

Dans les jours qui ont suivi, les femmes m'ont rendu la vie difficile en tant que rivale. C'était tous les jours.

Le matin, quand je voulais aller puiser de l'eau, le seau avait disparu.

— Oh, désolée, on a oublié de te laisser le seau, disait Coumba avec un faux sourire.

À midi, quand c'était mon tour de cuisiner, il n'y avait plus d'huile, plus de sel.



— Ah, on a tout utilisé hier, tu dois aller en acheter au marché avec ton propre argent, disait Zeynabou. Mais je n'avais plus d'argent, Malick avait pris mon téléphone avec mon Wave.

Le soir, quand Malick rentrait, elles allaient toutes les trois lui parler dans l'oreille, dans sa grande chambre à lui.

— Malick, ta nouvelle femme n'a rien fait aujourd'hui, elle est restée dans sa chambre climatisée.

— Malick, elle ne sait même pas faire du mbaxal, comment elle va t'entretenir ?

Et Malick, lui, ne disait rien. Il me regardait de loin, avec son pyjama, et il ne me défendait pas.

Une fois, j'ai voulu aller voir ma mère. J'ai demandé la permission à Malick.

— Non, pas cette semaine. Reste ici, apprends à connaître tes co-épouses.

J'étais prisonnière. Dans une belle prison climatisée, avec une télé écran plat, mais prisonnière quand même.

Le 7ème jour après mon mariage, j'étais dans la cuisine, en train d'essayer de faire du riz, avec Coumba qui me regardait en rigolant derrière, quand Tasnim est entrée en courant dans la maison.

— Grande sœur ! Grande sœur !

Elle pleurait, elle était essoufflée, elle avait couru depuis Thioubalel sous le soleil.

— Tasnim ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Grande sœur, il faut que tu viennes ! C'est Souleymane ! Il s'est battu avec Papa ! Très fort !
Maman pleure !



Chapitre 10

— Grande sœur, il faut que tu viennes ! C'est Souleymane ! Il s'est battu avec Papa ! Très fort ! Maman pleure !

Tasnim était en larmes, en sueur, son voile rose de travers. Elle avait couru depuis Thioubalel jusqu'à la grande maison de Malick sous le soleil de 14 heures.

J'ai lâché la louche qui était dans le riz. Coumba qui me surveillait derrière a fait un petit sourire, contente de voir le malheur chez moi.

— Quoi ? Battu ? Pourquoi ?

— Je ne sais pas grande sœur ! Ils criaient ! Papa disait que Souleymane a volé de l'argent ! Souleymane disait que c'était pour toi ! Vient s'il te plaît !

J'ai couru. J'ai couru pieds nus, avec mon boubou de cuisine sale, sans demander la permission à Malick, sans demander la permission à Coumba. J'ai couru de la maison de Malick jusqu'à chez nous à Thioubalel, 10 minutes de course dans la poussière.

Quand je suis arrivée dans notre concession, c'était le chaos. Ma mère Maryam était assise par terre, elle pleurait. Mon père Abdoulaye était debout avec sa canne, il tremblait de colère. Et Souleymane était là, avec la lèvre qui saignait un peu.

— Qu'est-ce qui se passe ici ?

Mon père s'est tourné vers moi, il a crié :

— Voilà ta faute ! Encore toi ! Ton frère est devenu un voleur à cause de toi !

— Papa, je n'ai rien fait !

Souleymane a essuyé sa lèvre.

— Papa, je n'ai pas volé ! J'ai juste pris 15.000 dans ta caisse pour donner à Khadija ! Elle avait besoin de cet argent.

Mon père a levé sa canne.

— 15.000 que j'avais gardé pour payer la dette de la boutique ! Tu voles ton père pour ta sœur qui est maintenant mariée à un homme riche ! Elle n'a plus besoin de nous !

— Elle a besoin de nous ! Elle souffre là-bas !

Je me suis mise entre eux deux.

— Arrêtez ! Arrêtez de vous battre à cause de moi !

Finalement Souleymane est parti, en claquant la porte de la concession. Mon père est rentré dans sa chambre. Ma mère m'a dit à voix basse :

— Va-t'en ma fille, retourne chez ton mari, avant qu'il ne se fâche.

Je suis retournée chez Malick, pieds nus, avec la honte.

Les jours suivants, c'était calme. Trop calme. On approchait du mois du Ramadan. Le mois où les musulmans jeûnent. À Ndioum, on sent déjà le Ramadan arriver, les femmes nettoient les maisons, les hommes achètent des dattes, on répare les nattes de la mosquée.



Et c'est à ce moment que les trois femmes de Malick ont eu une idée. Pour plaisanter, mais une plaisanterie méchante.

Un soir, on était toutes les quatre dans le salon, en train de plier du linge. Coumba s'est tournée vers moi avec un grand sourire faux.

– Khadija, tu sais que le Ramadan approche ?

– Oui.

– Tu sais, chez nous à Ndioum, à l'approche du Ramadan, il y a une tradition. La dernière femme du mari, la plus jeune, doit jeûner le dernier jeudi avant le mois du Ramadan. Ça apporte la chance au marié. Ça apporte beaucoup de baraka.

Zeynabou a ajouté :

– Oui, c'est vrai ! Ma grand-mère le faisait ! Si tu ne le fais pas, ton mariage va avoir des problèmes !

Aïcha, la plus douce, a baissé la tête, elle savait que c'était faux, mais elle n'a rien dit.

Moi, je ne connaissais pas bien les traditions de mariage polygame. Je venais de Dakar, de Fann, je ne connaissais que les traditions de sage-femme.

– D'accord, je vais le faire, ai-je dit. C'est quand le dernier jeudi ?

– C'est demain ! a dit Coumba, trop vite. Demain jeudi, tu dois jeûner du matin jusqu'au soir, sans manger, sans boire. Comme pendant le Ramadan.

J'ai dit oui. J'étais contrainte de faire ce jeûne. Je voulais bien faire, je voulais qu'elles m'acceptent. Je voulais que Malick ait de la chance.

Le lendemain, jeudi, je me suis levée à 4 heures du matin, je n'ai pas mangé, je n'ai pas bu. Toute la journée, sous la chaleur de Ndioum, 42 degrés, je n'ai pas bu une goutte d'eau. J'ai cuisiné pour tout le monde, j'ai lavé le linge, j'ai pilé le mil, sans boire, sans manger. À 19 heures, quand le soleil s'est couché, j'allais tomber par terre.

Les trois femmes, elles, elles avaient mangé et bu en cachette dans leur chambre. Je les ai vues.

Quand je me suis évanouie un peu dans la cuisine, Coumba a ri :

— Eh la Dakaroise, tu ne supportes même pas un petit jeûne ? Comment tu vas faire pendant tout le Ramadan ?

C'était une blague. Une fausse tradition qu'elles avaient inventée juste pour me faire souffrir.

Puis le mois du Ramadan a vraiment commencé. Le vrai.

Le premier jour, l'Imam a annoncé à la mosquée que le Ramadan commence demain. Tout le village était content.

Mais pour moi, le cauchemar a commencé.

Le soir, les trois femmes sont venues me voir dans ma chambre de princesse.

— Khadija, écoute bien, m'a dit Coumba. Pendant le Ramadan, c'est toi qui dois être la première à te lever à 4 heures du matin pour le repas du jeûne du Ramadan, le Kheud (le repas de 4h). Tous les jours. C'est toi qui dois réveiller tout le monde, chauffer l'eau, préparer le café Touba, le

pain, le beurre. Tous les jours avant nous. Si tu ne le fais pas, tu vas subir notre colère.

— Mais... on est quatre, on peut faire à tour de rôle ?

— Non ! C'est la plus jeune qui se lève ! C'est toi la dernière femme ! C'est comme ça !

J'ai dit oui. Qu'est-ce que je pouvais dire ? Malick ne disait rien. Il faisait la lecture coranique dans sa grande chambre, il ne s'occupait pas de nos histoires de femmes.

Alors tous les jours, à 4 heures du matin, je me levais. Dans le froid du matin du Ramadan. Je sortais de ma chambre climatisée, j'allais dans la cuisine noire, j'allumais le feu de bois, je chauffais l'eau, je préparais le Kheud pour 15 personnes : Malick, ses 3 femmes, ses 8 enfants, et moi.

À 4h30, je devais aller frapper à chaque porte.

— Coumba, réveillez-vous, le Kheud est prêt.

— Zeynabou, le café est chaud.

Elles se levaient, elles mangeaient ce que j'avais préparé, et elles ne me disaient même pas merci. Et après, c'était moi qui devais laver tous les bols, toutes les tasses, avant de pouvoir remanger un peu moi-même avant que le soleil ne se lève à 5h30 et que le jeûne ne commence.

Pendant la journée, je jeûnais comme tout le monde. Sans eau, sans nourriture, sous la chaleur. Et je devais continuer à cuisiner, à laver, à supporter leurs petites phrases.

À la fin de la première semaine du mois de Ramadan, c'était le samedi soir. J'étais épuisée. J'avais perdu 3 kilos. Mon henné était parti. Mes yeux étaient creusés.

Ce soir-là, après la prière de Timis (la prière de la rupture du jeûne), tout le monde avait mangé et était parti se coucher. Malick, lui, était dans son petit salon, il faisait la lecture coranique. Il avait un gros Coran sur ses genoux, avec une petite lumière.

Je me suis dit que c'était le moment. Mon dernier espoir.

J'ai mis mon plus beau boubou, celui qu'il m'avait offert, j'ai mis du parfum, et je suis allée le voir. Je tremblais.

— Malick...

— Oui Khadija ?

— Je peux te parler ?

— Parle.

Je me suis agenouillée devant lui. Oui, je me suis mise à genoux, comme Tasnim l'avait fait devant moi. J'ai pris son boubou dans mes mains.

— Malick, je t'implore (je te supplie). Ma soutenance pour l'université était proche. Ma soutenance de sage-femme à l'ENDSS. C'est dans une semaine. C'est toute ma vie.

Il a fermé son Coran doucement.

— Ta soutenance ?

— Oui, Malick. Je t'implore en restant à genoux de me permettre de faire cette soutenance. S'il te plaît. Laisse-moi partir à Dakar juste pour 3 jours. Juste pour soutenir. Après je reviens. Je te

jure que je reviens.

Il m'a regardée longtemps. Il n'était pas fâché.

— C'est pour quand, ta soutenance ? m'a-t-il demandé.

— La semaine prochaine, le vendredi. Mais je dois être là le lundi pour faire quelques recherches en laboratoire à Fann. Et préparer mes affaires avec Docteur Diouf.

— Lundi... Vendredi...

Il n'a rien dit. Il a ouvert son Coran et il a recommencé à lire, comme si je n'existais pas.

— Malick, s'il te plaît, dis quelque chose !

— J'ai dit, va dormir, Khadija. On verra.

Je suis retournée dans ma chambre en pleurant, à genoux pour rien. Il avait dit "on verra", ça voulait dire non chez les hommes de Ndioum.

La veille, le dimanche soir. J'étais dans ma chambre, en train de faire mes prières de Tarawih toute seule, quand on a frappé à ma porte.

— Entrez.

C'était Malick. Il avait quelque chose dans les mains.

C'était mon téléphone. Mon iPhone. Et mon petit Samsung. Et ma tablette. Tout ce qu'il avait

pris auprès de moi il y a 2 semaines.

Il me les a tendus.

— Tiens.

— Mon téléphone ?

— Oui. J'ai réfléchi. Tu as jeûné le faux jeûne que mes femmes t'ont fait faire, tu t'es levée à 4 heures tous les jours pour nous faire à manger pendant le Ramadan, tu t'es mise à genoux devant moi. Tu es une bonne fille, Khadija. Pas comme les autres.

J'ai pris les téléphones, mes mains tremblaient.

— Prépare-toi, on y va demain, m'a-t-il dit.

— On y va où ?

— À Dakar. Pour ta soutenance. On y va demain matin à 5 heures. Prépare tes affaires de sage-femme, pas tes boubous de mariage.

Je suis restée bouche ouverte.

— Tu... tu me laisses aller à ma soutenance ?

— Je t'ai dit, je ne suis pas un animal. Tu as sauvé des femmes à Fann, tu m'as dit. Alors va obtenir ton Diplôme. Mais après tu reviens à Ndioum. Tu es ma femme. D'accord ?

— D'accord ! D'accord Malick ! Merci ! Merci !

J'ai voulu lui embrasser la main, il a retiré sa main.

— Va, prépare-toi. On part demain. Et ne dis rien à Coumba.

Il est sorti.

Je suis restée seule dans ma chambre de princesse, avec mes téléphones qui se rallumaient, avec 200 messages WhatsApp de Hawa et Sakinatou, avec la photo de Docteur Diouf en fond d'écran.

Je pleurais, mais cette fois c'était des larmes de joie.

Chapitre 11

Le lendemain matin, à 5 heures du matin, il faisait encore noir. C'était l'heure du Kheud, le repas du Ramadan. Mais ce jour-là, je ne devais pas préparer à manger pour 15 personnes.

Je préparais ma petite valise. Ma valise de sage-femme. Dedans il y avait ma blouse blanche de Fann, mes cahiers de stage, mon stéthoscope, mes chaussures fermées.

Dehors, la voiture de Malick attendait, moteur allumé. Une Toyota Hilux blanche, pas les 4x4 noirs du mariage.

Quand je suis sortie de ma chambre avec ma valise, les trois femmes étaient debout dans la cour. Elles observaient. Coumba avec les bras croisés, Zeynabou avec son foulard mal attaché, Aïcha qui tenait un bébé.

Elles m'observaient partir seule avec leur mari à Dakar. Personne n'avait jamais vu Malick partir seul avec une de ses femmes à Dakar. D'habitude il va seul.

— Alors comme ça tu pars à Dakar ? a lancé Coumba, avec un ton qui piquait.

— Oui, a dit Malick qui est sorti derrière moi. Elle a sa soutenance de sage-femme. On revient après ça.

— Et nous ? Qui va nous faire le Kheud à 4 heures du matin ? a dit Zeynabou.

— Vous vous débrouillerez comme des grandes, a répondu Malick sec. Il n'était plus le mari qui laisse ses femmes faire ce qu'elles veulent. Ce matin-là, il était ferme.

On est montés dans la voiture. J'ai vu dans le rétroviseur les trois femmes qui nous regardaient partir, dans la poussière, avec de la jalousie dans les yeux.

Le trajet Ndioum - Dakar, je le connaissais. 7 heures de taxi-brousse entassée la dernière fois. Mais cette fois c'était différent. C'était Malick qui amenait personnellement Khadija à Dakar. Dans sa voiture climatisée, avec de la musique coranique douce, avec des bouteilles d'eau fraîche, avec des dattes pour rompre le jeûne.

On est arrivés à Dakar vers midi. On a rompu le jeûne dans la voiture avec des dattes et de l'eau, parce qu'on était en voyage (en voyage, on peut rompre, c'est permis).

Et on s'est installés dans un appartement. Malick avait loué un petit appartement à Sacré-Coeur, pas loin de l'UCAD. Deux chambres, un salon avec clim, une cuisine propre. Pour moi.

— C'est pour toi, pour ta soutenance, m'a-t-il dit. Tu seras tranquille ici pour réviser.

J'étais émue.

Pendant 5 jours, c'était comme ça. Malick amenait chaque matin Khadija au labo à 8 heures. Il m'attendait devant l'ENDSS, il me disait :

— Travaille bien, ma sage-femme.

Et chaque soir il venait à la même heure, 17 heures, pour me chercher et me donner à manger pour rompre mon jeûne. Il apportait du riz, du poulet, des dattes, du bissap. On rompait le jeûne ensemble dans l'appartement, juste tous les deux.

C'était bizarre. À Ndioum, il était l'homme de 45 ans avec 3 femmes qui ne me défendait pas. À Dakar, il était doux, attentionné.

Pour être reconnaissante envers mon époux, je me levais à 04 heures pour préparer le repas à manger pour le Ramadan. Même à Dakar, même avec la fatigue du labo, je me levais à 4h, je chauffais le Kheud, je réveillais Malick.

— Khadija, tu n'es pas obligée de te lever, tu as ton labo demain, me disait-il.

— Si, c'est normal, tu m'as amenée ici, je dois te remercier.

On s'entendait bien pendant ce court temps. On parlait. Il me racontait son enfance à Podor, comment il a commencé à vendre des tissus, comment il est devenu riche. Je lui racontais Fann, Docteur Diouf. Pour la première fois, on se parlait vraiment, pas comme mari et femme forcée, mais comme deux personnes.

Le jour de la soutenance est arrivé. Vendredi. 10 heures du matin. Salle de soutenance de l'ENDSS, à l'UCAD.

J'avais mis mon plus beau boubou, pas blanc, mais bleu foncé avec un hijab blanc bien attaché, comme une vraie femme musulmane sage-femme. J'avais mes notes, mon PowerPoint, mon cœur qui battait à 200 comme le jour de l'accouchement d'Aïda.

Quand je suis entrée dans la salle, j'ai cru rêver.

Mon père était là. Mon père Abdoulaye Bâ, avec son grand boubou blanc, qui était venu de Ndioum en taxi-brousse pour la première fois depuis 10 ans. Ma mère Maryam, avec son voile attacher sur la tête. Mon frère Souleymane, beau en boubou bleu ciel, à côté de... Sakinatou ! Ils étaient venus ensemble. Et ma petite sœur Tasnim habillée en robe de pagne.

Et même mes co-épouses étaient présentes. Oui, Coumba, Zeynabou et Aïcha. Elles étaient assises au fond, avec des boubous neufs, elles avaient fait le voyage aussi. Malick les avait fait venir.

Toute ma famille était là pour me soutenir. Même Malick, mon mari, était au premier rang, avec un carnet pour prendre des notes comme un vrai étudiant.



— Bismillah, j'ai commencé.

J'ai exposé sur un sujet de la médecine sage-femme : "La prise en charge de l'hémorragie du post-partum en milieu rural : cas du district de Podor". C'était mon histoire, c'était l'histoire de ma tante qui avait accouché par terre, c'était l'histoire d'Aïda à Fann.

J'ai parlé pendant 30 minutes, avec des mots en wolof, en français, avec des exemples. J'ai montré comment masser l'utérus, comment sauver une femme qui saigne.

Je n'avais plus peur. J'étais Khadija Bâ, la sage-femme et la femme de monsieur Diop.

J'ai fini en beauté. J'ai dit :

— ...et c'est pour ça que je veux retourner à Ndioum, pour que plus jamais une femme n'accouche par terre dans une case. Dieureudieuf (Merci).

Tout le monde a applaudi. Fort. Mon père a applaudi, ma mère pleurait, Souleymane criait "Bravo !".

Les jurys, trois professeurs dont Docteur Diouf, ont pris la parole.

— Mademoiselle Bâ, nous avons aimé votre présentation, a dit la présidente du jury. C'est clair, c'est vécu, c'est passionné. Et aussi nous avons aimé la présence de votre famille ici présente, c'est rare de voir toute une famille venir de Ndioum pour une soutenance. Votre habillement, vous êtes bien habillée et bien soignée comme une femme musulmane, ça montre le respect. Et nous félicitons votre mari, qui vous a soutenue, c'est un exemple.

Malick s'est levé, tout le monde l'a applaudi. Il était fier de lui, on aurait dit que c'était lui qui avait eu le diplôme.

Après délibération, 15 minutes qui ont duré 3 heures, les jurys sont revenus.

— Mademoiselle Khadija Bâ, pour votre travail sur l'hémorragie du post-partum, le jury vous attribue la mention excellente. Avec félicitations du jury. Vous êtes désormais sage-femme diplômée d'État.

Excellent. Mention excellente.

J'ai pleuré. Tout le monde a pleuré. Mon père est venu me serrer pour la première fois depuis 6 mois.

— Je suis fier de toi, ma fille. Pardonne-moi.

On est sortis de la salle, avec mon diplôme dans les mains, avec les youyous de Tassnim qui résonnaient dans tout le couloir de l'ENDSS. Certain ont fait même des photos avec moi. J'étais si joyeuse. Nous avons fait également des photos de famille.

Et c'est là, dans le couloir, juste avant de sortir, que je l'ai vu.

Aziz.

Mon ex. Mon Aziz de l'UCAD. Il était là, adossé au mur, avec son sac à dos, comme s'il m'attendait. Il était beau comme toujours, avec son sourire de beau gosse de Dakar.

Nos regards se sont croisés. Tasnim a voulu me tirer, mais je suis allée à sa rencontre.

— Aziz.

— Khadija ! Félicitations pour ta soutenance ! J'ai vu sur le groupe WhatsApp de l'UCAD !

— Aziz, je dois te demander des explications. Pourquoi tu m'as trahie ? Pourquoi tu m'as trompée avec d'autres filles pendant que j'étais au village ? J'ai vu les photos.

Il a changé de visage. Il a joué au gentleman, comme il sait le faire.

— Khadija, ma chérie, ce ne sont pas des trahisons, ce sont juste des amies ! Tu sais bien que je n'aime que toi ! C'est toi ma xarit ! Depuis que tu es partie, je suis seul, je déprime...

Il a essayé de prendre ma main. Sa main qui avait touché d'autres filles.

— Ne me touche pas ! Tu m'as utilisée ! Tu m'as pris mon argent !

— Mais Khadija, c'était pour nous ! Pour notre avenir !

Et c'est à ce moment que Malick est sorti de nulle part. Il sortait de la salle de soutenance avec mon père. Il a vu Aziz qui tenait ma main.

Aziz l'a regardé, ce vieil homme de 45 ans avec un gros ventre, et il a demandé, arrogant comme les jeunes de Dakar :

— Eh, c'est qui ce mec ? D'où sort ce mec ? C'est ton père ?

J'ai voulu répondre, mais je n'ai pas eu le temps.

Malick s'est avancé, il s'est mis devant moi, il a mis sa main sur mon épaule, et il a dit, d'une voix très calme mais très ferme, qui a fait taire tout le couloir de l'ENDSS :

— Je suis son mec, son mari.

Chapitre 12

— Je suis son mec, son mari.

La phrase de Malick a claqué dans le couloir de l'ENDSS. Tous les étudiants qui passaient se sont arrêtés pour regarder.

Aziz a regardé Malick de haut en bas, avec son air de jeune Dakarois arrogant. Il a regardé son gros ventre, sa barbe, ses 45 ans.

— Ton mari ? Toi tu es son mari ? Mais Khadija a 20 ans ! Tu as l'âge de son père !

Malick n'a pas bougé. Il a gardé sa main sur mon épaule. Il a dit calmement :

— Et alors ? C'est ma femme devant Dieu et devant les hommes. Et toi, qui es-tu ?

— Je suis son gars ! Son vrai gars ! On est ensemble depuis 2 ans !

J'ai senti la honte monter. Tout le monde nous regardait.

Malick s'est tourné vers moi, il m'a regardée dans les yeux et il m'a dit :

— Khadija, va-t'en. Tu n'as rien à faire avec ce mec. J'ai entendu votre discussion. Il t'a utilisée, il t'a trompée, il t'a pris ton argent. Tu devrais l'oublier. Ce n'est pas un homme pour toi.

Il n'a pas crié. Il a dit ça avec une voix de père, de grand frère, de mari.

— Mais Malick, je...

— Va-t'en, Khadija. Va rejoindre ta famille qui t'attend dehors. Moi je m'occupe de lui.

J'ai regardé Aziz une dernière fois. Mon Aziz pour qui j'avais fait des Wave, pour qui j'avais menti à ma mère, pour qui j'avais pleuré à Ndioum.

— Aziz, c'est fini entre nous. Mon mari a raison. Oublie-moi.

Et je suis partie. Je l'ai laissé là, avec Malick, dans le couloir de l'UCAD. Je ne sais pas ce qu'ils se sont dit après. Malick est revenu 10 minutes plus tard, calme, comme si de rien n'était.

— C'est réglé, m'a-t-il dit. Il ne t'embêtera plus.

Le jour avant le départ de Khadija pour le village, on était encore dans l'appartement de Sacré-Coeur. Je faisais mes valises, mon diplôme de sage-femme avec mention excellente bien rangé dans un dossier plastique.

On a frappé à la porte. C'était Docteur Diouf, mon mentor de stage à Fann. Il était venu nous dire au revoir, avec un grand boubou blanc.

— Khadija, ma fille, félicitations encore ! Mention excellente, ce n'est pas donné à tout le monde !

— Merci Docteur, grâce à vous.

Il s'est assis, il a regardé Malick, puis moi.

— Khadija, je ne vais pas tourner autour du pot. J'ai un poste libre pour toi à Fann. Un vrai poste de sage-femme titulaire. Avec ta mention excellente, tu es la première sur la liste. Tu peux commencer dès le mois prochain. Tu n'as plus besoin de retourner au village. Tu peux rester à Dakar, travailler, avoir ton propre appartement. Qu'est-ce que tu en dis ?

J'ai senti mon cœur qui s'est arrêté. Un poste à Fann. Mon rêve depuis que j'ai 10 ans et que j'ai vu ma tante accoucher par terre. Mon rêve pour lequel j'ai rejoint une école de sage-femme, pour lequel j'ai quitté Ndioum, pour lequel j'ai supporté les taxis-brousse, les co-épouses.

Tout le monde attendait ma réponse. Docteur Diouf, Malick qui était debout derrière moi.

J'ai respiré et j'ai répondu avec certitude. Une certitude que je ne m'attendais pas à avoir moi-même.

— Merci Docteur, vraiment merci. Mais vivre avec mon homme est la chose qui m'intéresse à présent.

Docteur Diouf a ouvert de grands yeux.

— Quoi ? Khadija, tu refuses un poste à Fann ? Toi ?

— Oui Docteur. À Ndioum, il y a des femmes qui ont besoin de moi aussi. Il y a ma mère, ma soeur, mes co-épouses. Et il y a mon mari qui m'a soutenue, qui m'a amenée à Dakar pour ma soutenance, qui m'a rendu mon téléphone, qui m'a attendue. Je ne peux pas l'abandonner maintenant.

Docteur Diouf a regardé Malick, puis il a souri.

— Je comprends. Tu as grandi, Khadija. Tu n'es plus la petite étudiante qui pleurait pour une perfusion. Tu es devenue une femme. Alors prends bien soin de ton mari, et que ton mari

prenne bien soin de toi. Et si un jour tu changes d'avis, mon bureau à Fann sera toujours ouvert pour toi.

Il est parti. J'ai pleuré dans les bras de Malick.

On s'est réveillés à 10h le lendemain à Ndioum. Coumba m'avait laissée dormir, pour la première fois depuis 3 mois, pas de Kheud à 4h. J'étais dans ma chambre de princesse des Caraïbes, je regardais mon diplôme posé sur la table.

Vers 11h, j'ai entendu du bruit dans la cour. Un bruit de moto Jakarta. Une moto qui n'était pas de Ndioum, qui faisait beaucoup de bruit.

— Khadija ! Khadija Bâ ! Sors !

C'était la voix d'Aziz.

Je suis sortie en courant, avec mon voile à moitié mis. Dans la cour, sous les manguiers, il y avait Aziz. Avec son t-shirt noir, son jean, son sac à dos. Il avait pris un car de Dakar à Saint-Louis, puis Saint-Louis à Ndioum. 8 heures de route pour venir me chercher.

Coumba, Zeynabou et Aïcha étaient déjà dans la cour, avec leurs pilons à la main. Malick n'était pas là, il était au marché aux tissus.

— Khadija, je suis venu te chercher, m'a dit Aziz. Tu n'as rien à faire ici avec ce vieux. Tu dois rentrer à Dakar avec moi. On va louer une chambre à Ouakam, on va se marier toi et moi, pas avec lui.

J'ai eu peur. Pas pour moi. Pour lui. Parce que je connais Coumba.

Coumba s'est avancée avec son pilon.

— Toi encore ! Tu as suivi ma co-épouse jusqu'ici ? Jusqu'à Ndioum ? Tu n'as pas honte ?

— Madame, je l'aime ! C'est ma femme, pas la sienne !

— Ta femme ? Ta femme ? a crié Zeynabou. Tu sais ce qu'elle a vécu ici, pendant que toi tu étais là à vagabonder avec d'autres filles ailleurs ?

Aziz a voulu m'attraper le bras.

— Khadija, viens, on part...

C'est à ce moment que la Hilux blanche est entrée dans la cour. Malick revenait du marché. Il a vu la moto Jakarta, il a vu Aziz qui tenait mon bras, il a vu les 3 femmes avec les pilons.

Il est descendu de la Hilux, doucement. Il n'a pas couru. Il a fermé la portière.

— Qu'est-ce qui se passe ici ? a-t-il dit calmement.

Aziz a lâché mon bras.

— Je suis venu chercher Khadija. Elle ne vous aime pas, elle m'aime moi.

Malick a regardé Aziz, puis il m'a regardée. Il m'a dit :

— Khadija, tu veux partir avec lui ?

Tout le monde s'est tu. Les 3 femmes, même Coumba, m'ont regardée. Elles attendaient ma réponse. C'était la première fois que Malick me demandait mon avis pour de vrai.

J'ai regardé Aziz. Son t-shirt noir, son parfum. Puis j'ai regardé Malick, son boubou, son ventre, son chapelet, sa Hilux, sa maison avec les manguiers, les 3 femmes qui m'avaient finalement acceptée.

J'ai dit :

— Non. Je ne veux pas partir. Je reste ici. Je suis sage-femme à Ndioum maintenant. Et je suis sa femme.

Aziz est devenu blanc.

— Khadija... les 20.500 que tu m'envoyais...

— C'est fini, Aziz. Rentre à Dakar.

Malick n'a rien dit d'autre. Il a juste ouvert la porte de la Hilux et a dit à Aziz :

— Mon fils, tu as fait 8 heures de route pour rien. Ma femme a parlé. Maintenant tu prends ta moto Jakarta et tu retournes à Dakar. Et tu ne reviens plus jamais à Ndioum. Si tu reviens, ce ne sera pas moi qui te parlerai, ce sera Coumba avec son pilon.

Coumba a levé son pilon en l'air pour lui faire peur.

Aziz est monté sur sa moto Jakarta. Il est parti dans la poussière de Ndioum, sans se retourner.

Quand sa moto a disparu au bout de la route du fleuve, Coumba s'est tournée vers moi et m'a dit :

— Voilà, c'est fini. Maintenant tu es vraiment des nôtres. Une vraie femme de Ndioum.

Malick m'a prise par la main devant ses 3 autres femmes et m'a dit :

— Yalla na la Yalla sameu. Que Dieu te protège. Maintenant va te reposer, sage-femme avec mention excellente.

Le deuxième jour après notre retour, je n'en pouvais plus. J'avais mal à la tête, j'avais mal au ventre, je n'avais pas dormi depuis 3 jours.

J'étais dans la cuisine, en train de piler le mil pour le repas du soir, sous 43 degrés, en plein jeûne du Ramadan, quand tout a tourné. Ma tête a tourné, mes jambes ont tremblé.

Je suis tombée. Par terre, dans la poussière de la cuisine, avec le pilon qui est tombé à côté de moi.

— Khadija !

Coumba a crié, mais cette fois pas méchamment, elle a eu peur.

Je ne pouvais plus exercer aucune activité, je ne pouvais plus bouger, j'étais par terre, je respirais fort. Mais j'insistais à travailler, je disais :

— Laissez-moi, je dois finir le mil, sinon Malick va se fâcher...

C'est à ce moment que Malick est entré dans la cuisine. Il revenait de la mosquée. Il m'a vue par terre.

Il s'est fâché. Mais pas contre moi. Contre elles.

— Qu'est-ce que vous lui avez fait encore ? Elle vient de soutenir son diplôme et vous la faites piler du mil en plein Ramadan alors qu'elle est malade ?

Il m'a prise dans ses bras, comme Souleymane l'avait fait, et il m'a conduite à l'hôpital. L'hôpital de Ndioum, le petit dispensaire où j'avais rêvé de travailler quand j'étais petite.

Le docteur du dispensaire, un vieux docteur qui connaissait mon père, m'a examinée.

— Elle n'a rien de grave, a-t-il dit à Malick. Elle a besoin de sommeil vu le travail qu'elle a accompli ces derniers jours, la soutenance, le voyage, le jeûne. Elle a besoin de se reposer. Pas de pilon, pas de Kheud à 4 heures, pas de cuisine pendant 3 jours. Repos total.

À notre retour à la maison, Malick a réuni tout le monde dans le salon. Les trois femmes, les enfants, moi.

Il a dit :

— À partir d'aujourd'hui, plus personne ne touche à Khadija pendant 3 jours.

Les autres filles se sont regardées. Et puis, pour la première fois, Coumba s'est levée et elle est venue vers moi. Elle a baissé la tête.

— Khadija, excuse-nous, on a été dure envers toi. On pensait que tu étais venue pour nous voler notre mari, mais on voit que tu es une bonne fille. Tu aurais pu rester à Dakar, mais tu es revenue ici. Pardonne-nous.

Zeynabou et Aïcha ont fait pareil.

— Pardonne-nous, petite sœur.

J'ai pleuré. Elles ont pleuré.

Dans les jours qui ont suivi, l'amour entre Khadija et Malick a évolué. Ce n'était plus le vieux de 45 ans et la jeune de 20 ans forcée. C'était autre chose.

Il venait s'asseoir dans ma chambre le soir, on parlait du Ramadan, de Fann, de Podor. Il me massait les pieds quand j'avais mal. Il m'apportait de l'eau et des fruits à manger. C'était mignon.

Je commençais à l'aimer. Pas comme on aime Aziz à 20 ans, avec des papillons et des Wave. Non, comme on aime quelqu'un qui vous respecte, qui vous protège, qui vous attend.

Un soir, le 25ème jour du Ramadan, après la prière de Tarawih, il faisait très chaud dans ma chambre climatisée. Malick était venu me dire bonne nuit, comme tous les soirs.

Il allait partir, et je l'ai retenu par la main.

— Malick, reste.

— Tu es sûre ?

— Oui. Je suis prête maintenant.

Il m'a regardée longtemps pour être sûr que je ne disais pas ça par peur ou par obligation.

— Tu es sûre, Khadija ? Tu n'es pas obligée.

— Je suis sûre. Je veux devenir ta femme pour de vrai.

Ce soir-là, j'ai décidé de passer à l'acte en donnant ma virginité à Malick Diop.

Il a été d'une tendresse que je n'oublierai jamais. Il n'a pas été pressé, il n'a pas été brutal comme j'avais peur. Il a d'abord éteint la clim qui faisait trop froid, il a mis une petite lumière douce. Il m'a embrassée sur le front, puis sur les joues, il m'a dit :

— Si tu as mal, tu me dis et on s'arrête, d'accord ? Yalla na la yombal (Que Dieu te facilite).

Il m'a caressée doucement, il a pris son temps, il m'a parlé tout bas pour que je me détende. Quand c'est arrivé, j'ai eu un peu mal, j'ai serré sa main très fort, et il s'est arrêté tout de suite pour me laisser respirer, il m'a dit que j'étais courageuse, qu'il était fier de moi.

Après, il m'a serrée dans ses bras, il m'a apporté de l'eau, il a mis un drap propre. Il ne m'a pas laissée seule une seconde. On a dormi enlacés, pour la première fois depuis le mariage, sans espace entre nous deux sur le lit en forme de cœur.

Je n'étais plus la petite fille de Thioubalel qui avait peur. J'étais devenue femme. Sa femme.

Chapitre 13

Après la nuit où je suis devenue femme pour de vrai, tout a changé dans la maison de Malick Diop. Mais pas comme je le pensais.

Le matin, je me suis réveillée dans les bras de Malick, avec une petite douleur mais avec le cœur léger. Il m'a regardée et il m'a dit :

— Bonjour ma femme.

— Bonjour mon mari.

On a souri. Pour la première fois, je l'ai dit sans peur.

Mais dehors, dans la cuisine, les autres femmes avaient tout compris. Elles n'ont pas besoin qu'on leur dise. Une femme qui devient femme, ça se voit dans sa démarche, dans son regard, dans sa façon de sourire.

Et elles ont commencé à me jalouser. Très fort.

— Vous avez vu comment Malick regarde Khadija maintenant ? disait Coumba dans la cuisine, assez fort pour que j'entende depuis ma chambre.

— C'est parce qu'elle a un joli corps que son mari s'intéresse à elle ! disait Zeynabou. Elle est jeune, elle a 20 ans, elle a la peau lisse, bien sûr qu'il ne regarde que elle ! Nous on a eu des enfants, on a grossi, on est vieilles !

— Oui, c'est son corps de Dakaroise qui l'attire ! Elle met des crèmes de Dakar, c'est pour ça !

Elles parlaient de mon corps, de ma peau, comme si j'étais une chose.

J'ai fait semblant de ne pas entendre, même si Malick m'avait dit de me reposer.

Et puis, un après-midi, alors que je lavais mes boubous dans la cour, Aïcha est venue. Aïcha, la troisième femme, la plus jeune, la plus douce, celle qui avait 25 ans et qui baissait toujours la tête.

Elle s'est approchée de moi, timide, avec un seau vide pour faire semblant.

— Khadija...

— Oui Aïcha ?

— Je peux te parler ? Seule ?

On s'est assises derrière le grand manguier, loin de Coumba et Zeynabou.

Elle m'a regardée et elle m'a dit, avec beaucoup de gêne :

— Khadija, je sais que tu es sage-femme, et que tu viens de Dakar... Est-ce que... est-ce que tu peux me donner des conseils pour avoir une peau aussi magnifique que la tienne et une beauté illuminante (une beauté qui brille) ? Notre mari ne me regarde plus de la même manière depuis 2 ans, depuis que j'ai eu mon dernier enfant. Je voudrais... je voudrais qu'il me regarde comme il te regarde toi.

Mon cœur s'est serré. Aïcha, 25 ans, déjà 2 enfants, déjà délaissée par son mari parce qu'elle avait grossi.

— Aïcha, tu es déjà belle ! lui ai-je dit.

— Non, je ne suis pas belle comme toi. Toi tu as la peau qui brille, tu sens bon, même quand tu piles le mil. Moi je sens la fumée.

Je lui ai pris la main. Sa main était abîmée par la lessive.

— Écoute, ce n'est pas une crème de Dakar. C'est juste... je bois beaucoup d'eau, je mets du beurre de karité fais maison le soir, je me lave avec du savon doux, et je dors un peu plus. Et surtout, je ne me mets pas trop au soleil sans chapeau. Je vais te montrer. Je vais te donner mon beurre de karité de Fann.

— Vraiment ? Tu ferais ça pour moi ?

— Oui, on est co-épouses, on doit s'entraider, non ?

Elle a souri, pour la première fois depuis mon arrivée, un vrai sourire.

— Tu es gentille, Khadija. Tu es différente des autres.

On est restées comme ça, à parler de crèmes, de savon, de comment faire pour que Malick la regarde un peu plus. C'était la première fois que l'atmosphère entre nous n'était pas de la haine.

Et puis, un jour, 3 jours après notre conversation beauté, Aïcha est revenue me voir dans ma chambre. Il était 21 heures, après la rupture du jeûne du Ramadan. Elle a fermé la porte à clé derrière elle.

— Khadija, il faut que je te dise quelque chose. Quelque chose que personne ne t'a dit depuis ton arrivée.

– Quoi ?

– C'est sur les raisons pour lesquelles tu as été mariée à notre mari.

Je me suis assise sur le lit.

– Tu sais, toi ?

– Oui, je sais tout. Coumba et Zeynabou savent aussi, mais elles ne veulent pas te le dire. Moi je vais te le dire, parce que tu as été gentille avec moi pour la peau.

– Dis-moi.

Elle a respiré très fort, elle a regardé la porte pour être sûre que personne n'écoutait.

– Tout a commencé après ton départ en ville, Khadija. Après que tu sois partie à Dakar pour devenir sage-femme.

– Après mon départ ?

– Oui. Ton père, Abdoulaye Bâ, le grand Abdoulaye Bâ que tout le monde respectait... il a commencé à faire la cour à une jeune femme du village. Une très jeune femme.

– Comment ça faire la cour ?

– Il lui parlait, il lui donnait de l'argent, il lui promettait des choses. La jeune femme, elle n'avait pas encore 18 ans. Il lui restait encore quelques mois pour avoir 18 ans. Elle était en classe de 3ème au collège de Ndioum.

J'ai senti mon sang qui se glaçait.

— Mon père ? Mon père a fait ça ?

— Oui. Et la jeune femme est tombée enceinte. De ton père.

Je me suis levée d'un coup.

— Quoi ? Non ! Ce n'est pas possible ! Mon père est un homme respecté ! Un homme qui prie 5 fois par jour !

— Chut ! Parle moins fort ! C'est la vérité. Tout le village le sait, mais personne n'ose le dire devant toi. Ton père ne voulait pas que les gens l'aperçoivent, que les gens sachent que c'est lui le père. Il avait honte. Il avait peur que l'Imam le punisse, que sa famille soit humiliée.

— Et alors ? Qu'est-ce qu'il a fait ?

— Il a décidé de faire avorter la grossesse. Il a amené la jeune fille chez une femme qui fait des choses interdites, loin de Ndioum, vers Podor.

— Il a voulu... ?

— Oui. Mais ça s'est mal passé. Ce qui a failli tuer la jeune fille. Elle a beaucoup saigné, elle a failli mourir. On a dû l'amener à l'hôpital en urgence, la même nuit. C'est là-bas que les infirmiers ont tout compris.

Je pleurais déjà. Mon père, mon héros, comment il avait osé faire ça ? Il a trompé ma avec une jeune fille de mon âge. Je me demande ce qui lui ait passée par la tête.

— Et quand les parents de la jeune fille ainsi que le village l'ont su ? a demandé Aïcha, les yeux pleins de larmes aussi.

— Quand ils ont su, c'était le scandale dans tout le village. Le grand Abdoulaye Bâ, qui a engrossé une mineure et qui a voulu cacher la grossesse. Les parents de la fille voulaient porter plainte à la gendarmerie. L'imam voulait le bannir du village. Il allait aller en prison, il allait perdre tout son honneur, toute sa famille allait être maudite.

— Et alors ?

— Alors les vieux du village se sont réunis. Ils ont décidé de punir ton père, mais pas en l'envoyant en prison. Ils ont décidé de punir ton père en mariant sa propre fille, toi, la plus belle, la plus intelligente, la plus aimée, à un homme du même âge que ton père. Pour qu'il ressente ce que ressent la famille de la jeune fille. Pour laver la honte par une autre honte.

— Me marier à un homme du même âge que mon père... comme punition pour mon père ?

— Oui. Au début, ils voulaient te marier à un vieux marabout de 70 ans, un vieux très méchant de Thioubalel. Un vieux avec une barbe blanche qui a déjà 5 femmes. Tu allais être mariée à un vieux maigrichon (un vieux très vieux).

J'ai mis mes mains sur ma bouche.

— Et Malick alors ? Comment Malick est arrivé ?

— C'est ainsi que Malick s'est porté garant. Quand Malick a entendu ça à la mosquée, il a dit "Non, vous ne pouvez pas faire ça à la fille de frère Abdoulaye Bâ, elle évolue bien dans ses études à Dakar, elle ne mérite pas ce vieux de 70 ans". Malick a dit "Si vous voulez punir Abdoulaye, mariez-la à moi. Moi j'ai 45 ans, je suis du même âge que son père ou presque, mais au moins je suis jeune, je suis riche, je vais bien la traiter". « Abdoulaye ne mérite pas ça et cela pouvait arriver à quelqu'un d'autre parmi nous » avait-il dit pour prendre la défense de ton père.

Malick était le seul jeune, sinon tu allais être mariée à un vieux maigrichon.

Je suis restée silencieuse. Tout s'éclaircissait dans ma tête. Pourquoi mon père fuyait mon regard depuis mon arrivée. Ce n'était pas parce qu'il avait tout perdu. C'était parce qu'il avait honte de ce qu'il avait fait. Il ne pouvait pas me regarder parce qu'il savait que c'était à cause de son péché que j'étais mariée de force à 20 ans.

— En quelque sorte Malick t'a sauvée, a continué Aïcha. Sans Malick, tu serais maintenant chez le vieux de 70 ans à Thioubalel, sans clim, sans télé, avec 5 co-épouses qui te frappent avec des pilons. Malick a payé les dettes de ton père, il a payé les parents de la jeune fille pour qu'ils retirent leur plainte, il a payé l'hôpital pour la jeune fille. Tout ça pour toi, Khadija. Sans te le dire.

J'ai pleuré. Mais pas de tristesse. De compréhension.

— Pourquoi tu me dis tout ça, Aïcha ?

— Parce que je vois comment Malick te regarde maintenant, et comment tu commences à le regarder. Et je veux que tu saches la vérité. Malick n'est pas un vieux qui t'a achetée. C'est un homme qui t'a sauvée de pire.

Aïcha est partie, elle m'a laissée seule dans ma chambre de princesse.

Je suis restée toute la nuit éveillée. À partir de ce moment tout s'est éclairci et mon amour pour Malick est devenu sincère. Pas par obligation, pas par peur, pas par reconnaissance. Sincère. Parce que j'avais compris que cet homme de 45 ans, avec son gros ventre et son parfum fort, avait risqué son argent, son honneur, pour sauver une jeune fille de 20 ans qu'il ne connaissait même pas.

Le lendemain matin, je suis allée dans la cuisine, j'ai préparé le Kheud à 4 heures, mais cette fois j'ai appelé Coumba, Zeynabou et Aïcha.

— Venez, on va préparer ensemble. On est quatre, on va faire à tour de rôle maintenant.

D'accord ?

Elles se sont regardées, étonnées. Coumba a dit :

— D'accord, petite sœur.

L'atmosphère entre les femmes rivales diminuait et tout devenait possible. On a commencé à parler, à rire même un peu, à se donner des conseils de cuisine. Pour la première fois depuis mon mariage, on a mangé le Kheud ensemble, toutes les quatre, dans la même cuisine, sans se disputer.

Le soir, pour la rupture du jeûne, il ne s'asseyait plus avec ses trois autres femmes dans le grand salon. Il s'asseyait avec moi, dans ma petite chambre, on mangeait tous les deux, avec la porte fermée. On parlait bas, comme deux jeunes qui se cachent.

Tout allait mieux. Mon père était même venu s'excuser chez moi et mon mari, il avait pleuré devant moi, je lui avais pardonné.

Le 28ème jour du Ramadan, j'ai remarqué un truc. Malick se tenait la poitrine parfois. Juste 2 secondes, il mettait sa main sur son cœur, il fronçait les sourcils, puis il souriait.

— Malick, tu as mal ?

— Non, c'est rien, c'est le jeûne, j'ai trop mangé hier soir.

J'ai cru que c'était le jeûne. Moi-même j'avais mal à la tête à cause du jeûne.

Le 29ème jour, on a prié ensemble la nuit du Destin, Laylatoul Qadr. C'est la nuit la plus importante du Ramadan, celle où Dieu pardonne tout. Malick a prié longtemps, très longtemps. Il pleurait en priant. Je l'ai vu, avec son chapelet, il disait "Ya Allah, pardonne-moi, pardonne-moi". Je croyais qu'il demandait pardon pour avoir pris une 4ème femme de 20 ans. Je ne savais pas qu'il demandait pardon pour autre chose.

Le jour de la Korité, le jour de la fête de fin du Ramadan, tout Ndioum était en fête. Les femmes avaient fait des tresses neuves, les hommes avaient mis des boubous blancs neufs et de belle coiffure, les enfants couraient partout avec des bonbons.

Malick avait acheté 4 boubous neufs, un pour chaque femme. Pour moi, il avait acheté un boubou bleu clair, la même couleur que le pyjama trop grand de notre première nuit. Il me l'a donné en cachette, dans ma chambre.

— Pour toi, Khadija. Pour la Korité. Tu es belle avec du bleu.

Je l'ai mis. Il m'a regardée et il a dit :

— Ya Allah, tu es magnifique.

On est allés à la prière de la Korité à la grande mosquée de Ndioum, tous les cinq. Moi avec mon boubou bleu, Coumba, Zeynabou et Aïcha avec leurs boubous neufs aussi. Les gens de Ndioum nous regardaient et disaient "Les 4 femmes de El Hadj Malick sont belles".

Après la prière, on est rentrés pour manger le grand repas de Korité : du poulet, du riz, du bissap. Malick a mangé un peu, puis il s'est levé.

— Je vais m'allonger 5 minutes, je suis fatigué, la prière était longue.

Il est allé dans le grand salon, il s'est allongé sur le grand canapé. Coumba lui a mis un petit pagne sur les jambes.

10 minutes après, on a entendu un bruit. Un bruit sourd, comme quelqu'un qui tombe.

— Malick ?

Chapitre 14

On a couru dans le salon. Malick était par terre, à côté du canapé. Il tenait sa poitrine avec ses deux mains, il respirait très fort, il avait de la sueur sur le front.

— Malick ! Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Mon cœur... mon cœur...

Ce n'était pas un simple malaise de fatigue de Ramadan. C'était son cœur qui lâchait.

Et moi, à ce moment-là, je ne savais pas encore qu'il était malade depuis 6 mois. Je ne savais pas pour Dakar, pour HLM, pour Fann. Je croyais juste que mon mari, qui venait de m'aimer pour la première fois, faisait une crise.

J'ai crié :

— Coumba ! Zeynabou ! Aïcha ! Venez vite !

Les trois femmes ainsi que mon frère sont arrivées en courant,

— Qu'est-ce qu'il a ?

— Il a mal à la poitrine ! Appelez l'ambulance ! Appelez l'ambulance de Ndioum !

Souleymane a couru chercher la voiture Hilux blanche de Malick. On l'a mis dedans, moi avec ma main sur sa poitrine, Coumba qui récitait des versets du Coran, Zeynabou qui pleurait, Aïcha qui tenait mon boubou bleu.

On a roulé vite, très vite vers l'hôpital de Saint-Louis. Et pendant tout le trajet, Malick tenait ma main très forte et il me disait tout bas :

— Khadija... ne pleure pas... ne pleure pas...

Je ne savais pas que c'était l'un de mes derniers moments à passer à ses côtés.

On est arrivées à l'hôpital de Ndioum, le petit dispensaire. Le vieux docteur qui m'avait dit de me reposer la dernière fois était là. Il a vu Malick et il a dit direct :

— Ce n'est pas pour ici. Il faut aller à Saint-Louis. À l'hôpital régional. Vite.

On a repris la voiture, 1 heure de route jusqu'à Saint-Louis, avec Malick qui souffrait à chaque bosse de la route. Arrivées à Saint-Louis, aux urgences, on l'a mis sur un brancard.

Les docteurs l'ont pris, ils ont fait des analyses, des radios, des prises de sang, un électrocardiogramme qui faisait bip bip bip.

On a attendu 4 heures dans le couloir de l'hôpital de Saint-Louis, toutes les quatre, sans parler. Coumba pleurait en silence, Zeynabou priait avec son chapelet, Aïcha tenait ma main.

Et puis le grand docteur est sorti, un docteur avec des lunettes, avec une blouse blanche comme Docteur Diouf.

Il nous a regardées, nous quatre, et il a dit :

— Vous êtes ses femmes ?

— Oui, on est ses quatre femmes, a dit Coumba, la première.

Le docteur a soupiré, il a baissé la tête.

— Venez dans mon bureau.

On est entrées dans son petit bureau qui sentait le désinfectant.

— Voilà, je vais vous dire la vérité parce que vous êtes ses femmes. Après analyse, les docteurs affirment que Malick avait un cancer du cœur en phase terminale. C'est très rare, un cancer du cœur, mais c'est très grave. Son cœur est très malade, très fatigué. Il est en phase terminale, ça veut dire que c'est la fin.

J'ai cru tomber.

— Cancer du cœur ? Mais... il n'a jamais rien dit !

— Et qu'il le savait, a continué le docteur. D'après son dossier que j'ai trouvé à Podor, il le savait depuis 6 mois. Il a été diagnostiqué à Dakar il y a 6 mois. On lui avait dit qu'il lui restait 6 mois à 1 an à vivre. Il a refusé la chimiothérapie. Il a dit qu'il voulait vivre ses derniers mois tranquilles, chez lui à Ndoum à côté de ses femmes.

6 mois. Il le savait depuis 6 mois. Ça veut dire qu'il le savait quand il a accepté de m'épouser. Quand il a payé les dettes de mon père. Quand il m'a amenée à Dakar pour ma soutenance avec mention excellente.

Il savait qu'il allait mourir et il a quand même voulu me sauver du vieux de 70 ans.

— Dans les jours à venir, qu'il doit se reposer, a dit le docteur. Pas de travail, pas de stress. Il doit rester couché, prendre ses médicaments, et être entouré de sa famille. C'est tout ce qu'on peut

faire maintenant. On ne peut plus l'opérer, c'est trop tard.

– Il va mourir ? a demandé Aïcha, en pleurant.

– Oui, a dit le docteur, doucement. Dans les jours ou les semaines à venir. Je suis désolé.

On est retournées dans la chambre de Malick. Il était allongé, avec des fils partout, un masque à oxygène. Il nous a vues et il a essayé de sourire.

– Vous avez entendu ?

– Oui chéri, on a entendu, a dit Coumba, en pleurant pour la première fois sans colère.

– Pourquoi tu ne nous as rien dit ? Pourquoi tu nous as caché ça ? a dit Zeynabou.

Malick a enlevé son masque à oxygène, avec difficulté.

– Si je vous avais dit que j'avais un cancer du cœur en phase terminale, qui aurait voulu de moi ? Vous m'auriez toutes quitté. Et Khadija... Khadija ne serait jamais venue dans cette maison. Et le vieux de 70 ans l'aurait prise.

Il m'a regardée.

– Khadija, pardonne-moi de ne pas te l'avoir dit avant notre nuit...

– Chut, ne parle pas, ai-je dit, je pleurais.

On l'a ramené à Ndioum le soir même, contre l'avis des docteurs. Il a dit :

– Je veux mourir chez moi, à Ndioum, pas à Saint-Louis.

Dans les jours qui ont suivi, l'état de Malick devient critique. On l'a installé dans la grande chambre du milieu, la chambre climatisée, avec un grand lit. On a mis 4 nattes autour de son lit, une pour chaque femme. On ne se disputait plus.

Toute la journée, on était autour de lui. On lui faisait la lecture coranique à tour de rôle. Moi, avec ma voix, je lui lisais des passages du Coran que ma mère m'avait appris. Coumba lui massait les pieds avec du beurre de karité, Zeynabou lui faisait à manger léger, Aïcha lui racontait des histoires de quand il était jeune et fort.

Un soir, il m'a appelée seule.

– Khadija, viens.

– Oui Malick ?

– Dans mon armoire, il y a une enveloppe pour toi. Prends-la quand je ne serai plus là.

– Ne dis pas ça !

– Si. Prends-la. C'est ton avenir.

Le 7ème jour après l'hôpital, on était le jour de la Korité. La fête de la fin du Ramadan. Tout le village était en fête, avec des boubous neufs, des moutons qu'on tuait. Mais chez nous, il n'y avait pas de fête.

Vers 16 heures, alors que la fête battait son plein dehors, avec les tam-tams de la Korité, Malick a commencé à respirer très fort. Très vite.

– Khadija... Coumba... Venez...

On est toutes venues autour de son lit.

Puis un jour il se mit à vomir le sang. Beaucoup de sang. Rouge, avec des caillots. Il a vomi sur le drap blanc de sa chambre de princesse.

– Malick !

– Appelez le docteur !

Le vieux docteur de Ndioum est venu en courant, mais il a juste secoué la tête.

– C'est la fin, a-t-il dit.

Malick nous a regardées une par une. Coumba, sa première femme depuis 20 ans, Zeynabou, la deuxième, Aïcha la douce, et moi, la petite dernière de 20 ans, la sage-femme avec mention excellente.

Il a pris ma main, il a pris la main de Coumba, il les a mises ensemble.

– Prenez soin les unes des autres après moi... Ne vous disputez plus... Vous êtes sœurs maintenant... Khadija, deviens une grande sage-femme... Sauve les femmes de Ndioum...

Et la mort y suivit.

Il a fermé les yeux, doucement, comme s'il s'endormait après une longue journée. Son cœur, son cœur avec le cancer en phase terminale, s'est arrêté.

Il est mort le jour de la Korité, à 17 heures, entouré de ses quatre femmes qui ne se disputaient plus, qui pleuraient ensemble.

Dans la maison de Malick Diop, il n'y a pas eu de tam-tams de Korité ce soir-là. Il y a eu des pleurs. Des pleurs de quatre femmes qui avaient aimé le même homme, chacune à leur façon.

Moi, Khadija Bâ, 20 ans, j'étais veuve après 2 mois de mariage.



Chapitre 15

Khadija et ses co-épouses sont devenues veuves un jour de Korité.

C'est comme ça qu'on nous appelait maintenant à Ndioum. "Les veuves de El Hadj Malick Diop". Quatre veuves dans une grande maison avec des manguiers. Coumba 42 ans, Zeynabou 35 ans, Aïcha 25 ans, et moi Khadija 20 ans.

Les 40 jours de deuil ont été les plus longs de ma vie. Pendant 40 jours, on ne sort pas, on ne se maquille pas, on porte du blanc, on prie pour le mort. Quatre femmes en blanc, assises dans le salon de Malick, qui ne se disputaient plus. Qui parlaient.

Coumba m'a raconté comment elle avait rencontré Malick il y a 20 ans au marché de Podor, quand il n'avait qu'une petite table avec des tissus.

Zeynabou m'a raconté comment Malick avait payé l'école de ses deux garçons quand elle n'avait pas d'argent.

Aïcha m'a raconté comment Malick l'avait sauvée, elle aussi, d'un mariage forcé quand elle avait 16 ans.

Et moi, je leur ai raconté Fann, ma vie à Dakar en tant que étudiante.

On est devenues sœurs. Pas co-épouses. Sœurs.

Le 41ème jour, après la fin du deuil, Souleymane est venu nous voir avec un petit sac en plastique.

— Khadija, c'est pour toi. Malick me l'avait donné avant de partir à l'hôpital de Saint-Louis. Il m'a dit "Donne ça à Khadija 40 jours après ma mort, quand elle aura fini son deuil".

C'était une enveloppe. Une grosse enveloppe jaune, avec mon nom écrit dessus : "Pour ma petite sage-femme Khadija Bâ Diop".

J'ai tremblé en l'ouvrant. À l'intérieur, il y avait des lettres. Pas une, mais trois lettres écrites à la main par Malick avant son décès. Son écriture de grand commerçant, grosse et penchée. Et il y avait aussi des papiers officiels avec des tampons du Ministère de la Santé du Sénégal.

Je me suis assise par terre, dans la cour, avec mes trois co-épouses autour de moi, et j'ai commencé à lire la première lettre à voix haute.

— Lettre 1, pour Khadija, a commencé Coumba.

J'ai lu :

"Ma chère Khadija,"

"Si tu lis cette lettre, c'est que je suis parti. Que mon cancer du coeur en phase terminale m'a emporté. Pardonne-moi."

"Je m'excuse et je demande pardon à Khadija, pour mon désert et autre. Pour t'avoir mariée de force, pour t'avoir prise à Dakar alors que tu avais ton rêve de sage-femme, pour t'avoir enfermée dans ma maison avec trois femmes qui t'ont fait souffrir au début. Je sais que tu ne m'as pas aimé au début, et tu avais raison."

"Je m'excuse pour mon silence. Je ne t'ai pas dit pour mon cancer parce que j'avais peur. Peur que tu refuses de te marier avec un homme qui va mourir. Et je voulais te sauver du vieux de 70 ans de Thioubalel. C'était égoïste de ma part, mais c'était la seule façon que j'avais de te protéger."

_"Mais maintenant que je suis décédé, mais je savais que ce jour allait arriver. Le docteur de Dakar me l'avait dit : 6 mois à 1 an. J'ai tenu 8 mois. Alhamdoulilah. J'ai tenu jusqu'à ta soutenance. J'ai tenu jusqu'à ce que tu deviennes ma femme pour de vrai. Merci pour cette nuit,

Khadija. Merci pour ton pyjama trop grand. Merci pour le Kheud à 4 heures du matin._

Je t'ai aimée, Khadija. Pas comme un vieux de 45 ans aime une jeune de 20 ans. Je t'ai aimée comme un père aime sa fille. Je t'ai aimée comme un homme qui voit une lumière dans sa maison sombre.

Pardonne-moi, ma petite sage-femme.

_Ton mari qui t'a aimée, _

_Malick Diop" _

J'ai pleuré. Toutes les quatre on pleurait. Même Coumba, la forte, qui avait un pilon le jour de mon arrivée, pleurait comme une petite fille.

J'ai ouvert la deuxième lettre. Celle-là était plus courte.

_"Ma chère Khadija, _

Deuxième pardon. Pardonne à ton père Abdoulaye Bâ. Il a fait une grosse bêtise avec la jeune fille de 17 ans. Il a voulu cacher la grossesse, il a failli la tuer. Mais il a pleuré tous les jours depuis. Il a vendu ses boeufs pas seulement pour tes études, mais aussi pour payer les parents de la fille, pour payer l'hôpital, pour laver sa honte. Il t'aime, Khadija. Il t'aime plus que ses boeufs. Va le voir, dis-lui que tu lui pardonnes. C'est un homme fier qui a eu honte, c'est tout.

_Ton Malick" _

J'ai serré la lettre contre mon cœur. Mon père.

Puis j'ai ouvert la troisième lettre, avec les papiers officiels. C'était la plus importante.

"Ma chère Khadija, ma femme, ma sage-femme,"

"Si tu lis cette lettre, c'est que je suis parti. Mais je savais que ce jour allait arriver, et j'ai préparé ton avenir. Parce que je ne voulais pas que tu restes veuve à 20 ans dans ma grande maison à ne rien faire."

"Je sais que ton rêve, depuis que tu es petite à Thioubalel, c'était de devenir sage-femme pour que plus jamais une femme n'accouche par terre dans une case. Tu me l'as dit à Dakar, dans l'appartement de Sacré-Coeur, pendant le Ramadan."

"Alors je t'ai trouvé un contrat grâce à mes relations au ministère de la santé. Oui, j'ai des relations, j'ai vendu des tissus à la femme des autorités de ce pays dont les ministres pendant 10 ans."

"Dans cette enveloppe, il y a un contrat. Un contrat de sage-femme titulaire au nouveau poste de santé de Ndioum que le Ministère va ouvrir dans 2 mois. Et pas seulement ça, il y a aussi une lettre de recommandation pour que tu puisses vivre ton rêve que tu as toujours voulu vivre, dans le cabinet du ministre de la santé sénégalaise à Dakar, pour une formation de 6 mois sur la santé maternelle en milieu rural. Après, tu reviens à Ndioum comme cheffe du poste."

"Khadija, tu ne seras plus jamais obligée de faire le Kheud à 4 heures du matin si tu ne veux pas. Tu seras Madame Khadija Bâ Diop, sage-femme diplômée d'État avec mention excellente, cheffe du poste de santé de Ndioum."

"C'est mon dernier cadeau pour toi. Mon dernier 500.000, mais cette fois pas pour des boubous de mariage, pour ton rêve."

"Sois heureuse, ma petite sage-femme. Et n'oublie pas de prendre soin de tes co-épouses, de ta mère, de Souleymane et de Sakinatou. Mariez-les, ces deux-là, ils s'aiment."

"Je t'aime. Ne m'oublie pas dans tes prières."

_Malick"

J'ai ouvert les papiers officiels. C'était vrai. Un contrat du Ministère de la Santé du Sénégal, avec tampon, avec signature, avec mon nom : "Mlle Khadija Bâ Diop, Sage-femme d'État, affectée au Poste de Santé de Ndioum - Thioubalel, avec formation préalable de 6 mois au Cabinet du Ministre de la Santé à Dakar."

Un contrat. Un vrai contrat. Pas un mariage forcé, pas 50.000 pour ouvrir une porte. Un contrat pour mon rêve.

Je suis restée assise par terre, avec les trois lettres sur mes genoux, avec le contrat qui brillait au soleil de Ndioum.

Coumba a pris le contrat, elle l'a lu, même si elle ne sait pas bien lire le français, elle a compris le tampon du Ministère.

— Khadija, qu'est-ce que c'est ?

— C'est... c'est un contrat pour être sage-femme à Ndioum. Malick me l'a trouvé.

Zeynabou a dit :

— C'est le souhait de notre mari ! Il l'a dit avant de mourir ! Il voulait que tu deviennes une grande sage-femme !

Aïcha a ajouté, avec son sourire doux :

— Tu dois y aller, Khadija. C'était le souhait de notre mari. Il t'a sauvée du vieux de 70 ans pour que tu vives ton rêve, pas pour que tu restes enfermée ici en blanc pendant toute ta vie.

— Mais vous ? Et vous ? Vous allez rester seules ici ?

Coumba s'est levée, elle a pris mes mains avec le henné qui avait repoussé, elle a dit :

— Nous, on restera toujours une équipe après le décès de notre mari. On est quatre veuves, mais on est quatre sœurs. Tu vas à Dakar 6 mois, tu fais ta formation au Ministère, et tu reviens à Ndioum pour nous soigner. Quand nos filles seront enceintes.

— Et puis, a dit Zeynabou, si tu restes ici, qui va donner des conseils de beauté à Aïcha pour avoir une peau aussi magnifique que la tienne ?

On a toutes ri. Pour la première fois depuis la mort de Malick, on a ri tous les quatre ensembles, en blanc, dans la cour de la grande maison avec les manguiers.

Le soir, je suis allée voir mon père à Thioubalel. Il était assis sous un arbre, avec ses deux bœufs qui lui restaient, les deux seuls de ses 150.

Je me suis assise à côté de lui, je lui ai montré les lettres de Malick.

— Papa, je sais tout. Pour la jeune fille de 17 ans. Pour l'argent. Pour tout.

Il a baissé la tête, il a pleuré. Le grand Abdoulaye Bâ a pleuré comme un enfant.

— Pardonne-moi ma fille...

— Je te pardonne, Papa. Malick m'a demandé de te pardonner. Et je te pardonne.

On s'est serrés dans les bras.

Une semaine plus tard, j'ai pris le taxi-brousse pour Dakar. Pas comme la petite fille qui pleurait en quittant Ndioum il y a 1 an. Non. Comme Madame Khadija Bâ Diop, veuve de El Hadj Malick Diop, avec un contrat du Ministère de la Santé dans son sac, avec les lettres de Malick dans son cœur.

Et quand le taxi a démarré, j'ai regardé Ndioum une dernière fois. Le fleuve, la mosquée centrale où je me suis mariée, la grande maison de Malick où j'ai appris à aimer.

Je n'étais plus Khadija la fille. Je n'étais plus Khadija la quatrième femme de 20 ans mariée à un homme de 45 ans.

J'étais Khadija Bâ Diop, sage-femme. Et mon histoire ne faisait que commencer.

Épilogue

Je ne l'ai su que deux mois après la mort de Malick.

Je venais de commencer ma formation au Cabinet du Ministre de la Santé à Dakar. J'étais dans les grands bureaux climatisés de la sphère ministérielle à Diamniadio, avec ma blouse blanche neuve de sage-femme titulaire, avec mon badge "Khadija Bâ Diop - Sage-femme en formation santé maternelle".

Et un matin, en plein cours sur l'hémorragie du post-partum, celui-là même que j'avais présenté pour ma soutenance avec mention excellente, j'ai eu la nausée. Une grosse nausée qui ne passait pas.

— Khadija, ça va ? m'a demandé la formatrice du Ministère.

— Oui, c'est juste le petit déjeuner...

Mais le lendemain, encore la nausée. Et le jour d'après, je ne pouvais plus sentir l'odeur du café Touba du Ministère sans avoir envie de vomir.

Moi, sage-femme, j'ai tout de suite compris. J'ai compté dans ma tête. Ma dernière nuit avec Malick, le 25ème jour du Ramadan, notre nuit où je suis devenue femme pour de vrai, où il a été si tendre, si délicat, où il m'a dit "Yalla na la yombal".

Ça faisait 8 semaines.

Je suis allée à la pharmacie de Diamniadio, j'ai acheté un test, toute seule, en cachette. J'ai fait le test dans les toilettes.

Deux barres roses. Positif.

J'étais enceinte de Malick.

Je me suis assise par terre dans les toilettes et j'ai pleuré. Mais pas de tristesse. J'ai pleuré de joie, de peur, de tout. J'avais 20 ans, veuve depuis 2 mois, sage-femme avec un contrat, et enceinte.

Le soir, j'ai appelé Coumba en vidéo.

— Coumba, il faut que je te dise quelque chose.

— Quoi petite sœur ? Tu as eu ton contrat définitif ?

— Je suis enceinte.

Silence à l'autre bout du téléphone, à Ndioum.

— Quoi ?

— Je suis enceinte de Malick. De notre nuit du Ramadan.

Coumba a crié si fort que j'ai entendu Zeynabou et Aïcha arriver en courant derrière.

— Allahu Akbar ! Khadija est enceinte ! Notre mari nous a laissé un cadeau !

Les trois femmes ont crié de joie dans le téléphone, elles ont fait des youyous que tout le quartier de Thioubalel a entendu.

— On arrive à Dakar demain ! a dit Zeynabou.

Et elles sont venues. Les trois veuves de Malick, en taxi-brousse, avec des boubous blancs de deuil mais avec des sourires jusqu'aux oreilles, avec de bissap, de beurre de karité pour le bébé.

Elles se sont installées avec moi dans mon petit appartement de Sacré-Coeur. Elles étaient restées avec moi pour un moment puis Coumba et Zeynabou sont repartir pour le village. Aïcha est rester avec moi et un ventre qui grossissait.

Ma grossesse s'est bien passée. J'étais sage-femme, je savais quoi faire. Je buvais beaucoup d'eau, je marchais, je ne portais pas de lourdes charges. Aïcha me massait les pieds, elle me faisait a manger sans sel. Elle me racontait comment elle avait accouché de ses 3 enfants.

À 3 mois, je suis allée faire l'échographie à Fann, là où j'avais fait mon stage. C'est Docteur Diouf qui a fait l'écho lui-même.

Il a mis la sonde sur mon ventre et il a dit :

— Khadija, regarde...

J'ai regardé l'écran noir et blanc.

— Il y en a deux.

— Quoi ?

— Il y en a deux, Khadija. Deux cœurs qui battent. Tu attends des jumeaux.

Des jumeaux. J'ai cru tomber de la table d'échographie.

— Des jumeaux ? De Malick ?

— Oui, deux. Félicitations, ma petite Bâ.

Je suis sortie de Fann en pleurant, avec la photo de l'échographie dans les mains. Deux petites taches blanches qui étaient les enfants de Malick.

Je l'ai annoncé à mes co-épouses le soir.

— Co-épouses, ce sont des jumeaux !

Elles ont encore crié et chanter de joie.

— Malick était fort jusqu'au bout ! a dit Coumba en rigolant.

À 7 mois de grossesse, j'ai décidé de retourner à Ndioum. Je ne voulais pas accoucher à Dakar, dans une grande clinique froide. Je voulais accoucher à Ndioum, dans le nouveau poste de santé que Malick m'avait obtenu, avec mes co-épouses autour de moi.

Le Ministre de la Santé lui-même m'a dit :

— Khadija, tu es courageuse. Va accoucher à Ndioum, et reviens nous voir après, ton poste de cheffe t'attend.

Je suis rentrée à Ndioum enceinte de 7 mois, avec un gros ventre de jumeaux, avec mes trois co-épouses qui me tenaient par les bras comme si j'étais une reine.

Mon père Abdoulaye Bâ est venu me voir. Il a vu mon ventre et il a pleuré.

— Ma fille, tu vas donner naissance à mes petits-enfants. Pardonne-moi encore.

— Je t'ai déjà pardonné Papa.

Ma mère Maryam ne me quittait plus, elle dormait à côté de moi sur une natte.

Et puis, un soir, 15 jours avant la date prévue, j'ai eu mal au ventre. Des petites contractions qui venaient et qui partaient.

— Aïcha ! Coumba ! Je crois que c'est pour bientôt !

On m'a conduite au poste de santé de Ndioum - Thioubalel. Le poste tout neuf, avec une peinture blanche qui sentait encore le neuf, avec mon nom écrit sur la porte : "Poste de Santé de Ndioum - Cheffe : Mme Khadija Bâ Diop, Sage-femme d'État".

C'est moi qui avais rangé les boîtes de gants, les perfusions, la table d'accouchement. Et maintenant c'était moi qui allais accoucher dessus.

Mes co-épouses ne voulaient pas me laisser, elles sont restées dehors, elles priaient, elles faisaient du thé pour tout le village qui était venu.

À l'intérieur, il y avait ma mère, Tasnim qui était devenue grande, et Sakinatou, ma copine du Burkina qui était maintenant sage-femme elle aussi et qui était venue spécialement de Ouaga pour m'accoucher, avec Souleymane qui attendait dehors.

Le travail a duré 8 heures. 8 heures de douleur, de sueur, de "pousse Khadija, pousse !". Moi qui avais fait accoucher 50 femmes à Fann, je savais ce que c'était, mais quand c'est toi, c'est différent. Tu oublies tout ce que tu as appris, tu ne penses qu'à ton bébé.

— Pousse ma fille, pousse ! disait ma mère.

— Yaay, j'ai mal !

— Oui ma fille, c'est normal, pousse !

À 3 heures du matin, le premier bébé est sorti. Un garçon. Il a crié très fort, comme son père Malick quand il parlait à la mosquée.

— C'est un garçon ! a dit Sakinatou.

5 minutes après, le deuxième est sorti. Un autre garçon. Plus petit, mais il criait aussi fort.

— Un autre garçon ! Des jumeaux garçons !

On me les a posés sur ma poitrine, deux petits bébés tout chauds, tout mouillés, avec les yeux fermés.

J'ai pleuré. Tout le monde a pleuré dehors quand ils ont entendu les deux cris.

On les a lavés, on les a pesés, on les a mis dans de beaux pagnes blancs que Coumba avait tissés elle-même pendant ma grossesse.

Le lendemain matin, tout le village est venu voir les jumeaux de la sage-femme. Mon père, ma mère, Souleymane et Sakinatou qui s'étaient mariés la semaine d'avant, Hawa venue de Dakar, même Docteur Diouf qui avait fait le déplacement depuis Dakar.

Et c'est là que je me suis souvenue. Dans la troisième lettre de Malick, il y avait une petite phrase à la fin, que je n'avais pas comprise sur le moment. Il avait écrit tout petit en bas :

"Si Dieu nous donne un enfant, si c'est un garçon, appelle-le Rayane, comme mon père. Et si ce sont deux, appelle le deuxième Rabite, comme mon grand-père qui m'a appris à vendre des tissus. C'était mon souhait le plus cher, avoir un Rayane et un Rabite."

Telle était le souhait de Malick.

J'ai pris les deux bébés dans mes bras, devant tout le monde, devant mes co-épouses, devant mon père, et j'ai dit :

— Ils s'appelleront Rayane et Rabite Diop. Rayane Malick Diop et Rabite Malick Diop. Comme leur père le voulait.

Coumba s'est avancée, elle a pris Rayane dans ses bras, Zeynabou a pris Rabite, Aïcha nous a toutes prises en photo avec mon téléphone que Malick m'avait rendu le soir du Ramadan.

— Bienvenue Rayane et Rabite, a dit Coumba, avec des larmes qui coulaient sur ses joues ridées. Bienvenue chez vous, dans la maison de votre père.

Aujourd'hui, Rayane et Rabite ont 6 mois. Ils dorment dans la chambre de princesse des Caraïbes qui était ma chambre, qui est maintenant leur chambre. Ils ont les yeux de leur père Malick, et le sourire têtu de leur mère Khadija.

Moi, je suis cheffe du poste de santé de Ndioum - Thioubalel. Tous les matins, je me lève à 6 heures, je mets ma blouse blanche, je vais au poste, et j'accouche les femmes de Ndioum. Plus jamais une femme n'accouche par terre dans une case à Ndioum, comme ma tante. C'est promis. C'est le rêve que j'ai toujours voulu vivre, et que Malick m'a offert.

Et tous les soirs, je rentre dans la grande maison, où m'attendent mes trois co-épouses, mes sœurs, mes deux jumeaux Rayane et Rabite, ma mère, mon père qui vient prendre le thé,

Souleymane et Sakinatou et leur bébé qui arrive bientôt.

On mange ensemble, on rit, on se dispute un peu parfois, mais on est une équipe. Une équipe de quatre veuves qui sont devenues sœurs, et de deux petits garçons qui portent le nom de leur grand-père et arrière-grand-père.

L'histoire de Khadija Bâ, la petite fille de Thioubalel qui voulait être sage-femme, qui a été mariée de force à 20 ans à un homme de 45 ans, qui est devenue veuve le jour de la Korité, qui a eu mention excellente, est finie.

Mais l'histoire de Madame Khadija Bâ Diop, sage-femme cheffe de Ndioum, maman de Rayane et Rabite, ne fait que commencer.

FIN

Dieu écrit droit avec des lignes courbes.

Si Khadija n'avait pas été mariée de force, elle aurait épousé Aziz, elle serait restée à Dakar, elle aurait peut-être avorté, elle aurait été malheureuse. C'est ce mariage forcé, injuste, douloureux, qui l'a ramenée à Ndioum, qui lui a donné un poste de cheffe, qui lui a donné Rayane et Rabite. Parfois, ce qui ressemble à une punition est en fait une protection. Malick l'a sauvée du vieux de 70 ans de Thioubalel. Et Dieu l'a sauvée à travers Malick.

Morale finale pour toutes les jeunes filles de Thioubalel, de Ndioum, de Podor, de Dakar, du Burkina et d'ailleurs :

> Ne laissez personne éteindre votre rêve sous prétexte de tradition. Même mariée de force à 20 ans, même veuve à 20 ans et 2 mois, même enceinte de jumeaux à 21 ans, vous pouvez encore devenir sage-femme, cheffe de poste, et porter une blouse blanche avec fierté.

> Et à vous les pères : n'échangez jamais l'avenir de votre fille contre votre honneur. Vos 150 bœufs ne valent pas sa mention excellente.

A PROPOS DE L'AUTEUR

Zoukifilou IDRISOU est un auteur Béninois. Etudiant, il s'intéresse aux questions de mariage, de tradition et d'éducation des jeunes filles en Afrique de l'Ouest.

"Le mariage ou mes rêves ? " est son premier roman, inspiré de réalités vécues dans nos familles.

Si ce livre vous a touché, n'hésitez pas à laisser un commentaire sur Youscrib et à m'écrire.

Contact auteur : zoukifiloudrissou8@gmail.com



